REVUE SPIRITE

FONDÉE PAR ALLAN-KARDEC

Rédacteur en chef depuis 1870 : P.-G. LEYMARIE

38e ANNÉE — N° 10. — 1er OCTOBRE 1895.

CHANGEMENT DE DOMICILE

Nos correspondants et nos abonnés sont prévenus, que la *Librairie des Sciences psychologiques, spirites et psychiques*, est installée à Paris, 12, *rue du Sommerard*, depuis le 15 septembre 1895.

Désormais toutes les correspondances et les demandes de volumes, devront être adressées, 12, rue du Sommerard, au nom de M. P.-G. LEYMARIE.

Notre librairie est actuellement au centre du commerce et des éditeurs, près du *Musée de Cluny*, de la *Sorbonne* et du *Collège de France*, en plein quartier latin.

AVIS

Six abonnés de la *Revue* n'ayant pas encore réclamé leur souscription pour la venue du médium Eusapia Paladino, nous leur rappelons que la somme versée par eux est à leur disposition, selon l'avis déjà inséré dans la *Revue*.

ANIMISME ET SPIRITISME

par ALEXANDRE AKSAKOF.

(Librairie des Sciences psychiques, Paris), 700 pages in-8°, avec figures, beau papier, 10 francs (1).)

L'ouvrage que nous mettons aujourd'hui en vente, sous le titre « Animisme et Spiritisme », et que nos lecteurs connaissent déjà par l'Introduction et la Préface, reproduites ici-même, est incontestablement l'œuvre la plus importante et la plus complète qui ait jamais été écrite sur le spiritisme, au point de vue scientifique et philosophique.

(1) Le prochain cahier contiendra la table des matières.

La littérature spirite s'est enrichie récemment d'excellents livres en langue française, sur la matière, et nous rendons pleine justice à leur haute valeur; il n'en fallait pas moins constater l'absence regrettable d'un ouvrage accessible aux lecteurs français, qui englobât tous les genres de phénomènes dits « médiumniques », qui tînt compte de toutes les expériences instituées dans le but d'en démontrer l'authenticité, et qui établît une classification strictement logique des faits observés, de sorte que chacun d'eux trouvât immédiatement sa place sous une rubrique déterminée, suivant les particularités qui le distinguent. Ce n'est qu'à la condition de trouver une classification rigoureusement logique des faits, que l'on peut espérer créer une science. Or, le spiritisme, pour prendre place parmi les sciences expérimentales, présentait l'inconvénient de ne pouvoir classer les faits sur lesquels se basent ses théories, d'une façon systématique.

M. Aksakof a comblé cette lacune.

Je ne m'arrêterai pas ici à exposer en détail les principes que l'auteur de « Animisme et Spiritisme » a adopté pour sa classification — les lecteurs pourront aisément s'en faire une idée par le sommaire de l'ouvrage, publié à la fin de ce numéro de la *Revue Spirite*, — mais je crois utile d'en faire ressortir les traits principaux, afin que le lecteur puisse mieux s'orienter dans le dédale des faits. Ces derniers peuvent être divisés en deux groupes principaux : effets physiques, et phénomènes intellectuels.

La première de ces catégories se compose des matérialisations, du déplacement de corps inertes, etc. (ch. I et II).

Les phénomènes de la matérialisation sont répartis en deux groupes : 1° matérialisation d'objets échappant à la perception par les sens; 2° matérialisation et dématérialisation d'objets accessibles à nos sens. Ce deuxième groupe comprend la matérialisation d'objets inanimés et de formes humaines. M. Aksakof indique les divers moyens de prouver le caractère non hallucinatoire d'une matérialisation : le témoignage visuel simultané de plusieurs personnes, le témoignage visuel et tactile simultané de plusieurs personnes, la production d'effets physiques, passagers ou durables, expériences de pesée des formes matérialisées. La production d'effets physiques durables comprend les preuves importantes de l'écriture directe, des empreintes de membres matérialisés, des effets produits sur la forme matérialisée (coloration, etc.), la reproduction de formes matérialisées par des moulages en plâtre et la photographie des formes matérialisées.

La deuxième catégorie comprend les phénomènes dits intellectuels, qui nous conduisent à admettre que dans l'organisme humain il y a une *conscience intérieure*, qui est douée d'une volonté et d'une raison individuelles, agissant à l'insu de la *conscience extérieure*, que nous connaissons (ch. III). Ces

phénomènes sont subdivisés en douze catégories, suivant leur mode de manifestation.

Enfin, au point de vue de l'hypothèse des esprits, les phénomènes médiumniques peuvent être rapportés à deux sources : à l'animisme et au spiritisme proprement dit. L'*animisme*, qui n'implique pas nécessairement l'intervention des « esprits » comprend les phénomènes imputables à l'action extra-corporelle de l'homme vivant. Le *spiritisme* embrasse les manifestations attribuées à l'action médiumnique d'un homme décédé.

Pour bien comprendre la classification proposée, un chapitre supplémentaire serait peut-être utile, car l'œuvre de M. Aksakof présente, non une, mais trois classifications différentes : 1) au point de vue des conditions dans lesquelles les phénomènes se produisent; 2) au point de vue des preuves qui doivent établir leur authenticité; 3) au point de vue de leur valeur, en tant que preuves en faveur de l'*hypothèse des esprits*. Mais nous remettons à une date ultérieure l'analyse de la classification adoptée par M. Aksakof, car elle mérite un examen spécial, appelée qu'elle est à servir de base aux futures recherches et expériences. Nous la devons, pour ainsi dire, indirectement au Dr Dd. von Hartmann, car c'est pour pouvoir opposer à ce dernier une réponse systématique que M. Aksakof s'est vu obligé de procéder d'après un plan déterminé, strictement logique.

Les spirites ont toujours eu à soutenir une lutte des plus opiniâtres contre leurs adversaires. Mais les attaques étaient, comme elles le sont encore aujourd'hui, dans la règle, aussi puériles, aussi faibles que la défense. Dans cette lutte, il faut le reconnaître, les adversaires du spiritisme sont puissamment secondés par les circonstances. Ils disposent de la presque totalité des organes de la presse quotidienne et périodique, pouvant ainsi parler à leur aise aux lecteurs du monde entier, sans crainte que les arguments de la partie adverse arrivent jusqu'à eux. C'est ce qui explique la légéreté, la nullité des arguments employés contre la théorie spirite. Est-il besoin de faire tant d'efforts intellectuels pour combattre le spiritisme, lorsqu'on sait que le grand public n'entend qu'un son de cloche! En effet, quels sont les raisonnements par lesquels on prétend pouvoir détruire cette foi, si profondément enracinée dans le genre humain, de l'existence d'un monde spirituel? Toujours les mêmes : raillerie hautaine — plus ou moins spirituelle — négation pure et simple, appel au bon sens, ukases de la science officielle, et même flatterie! Car n'est-ce pas flatter les gens que de leur dire : « Vous vivez dans un siècle « éclairé », un siècle de *rationnalisme*. Comment pouvez-vous croire à ce que vous disent des rêveurs ignorants? Nous sommes la science, la seule chose infaillible (!) et nous vous décernerons un brevet d'intelligence si vous vous rangez de notre côté. Vous

avez trop de bon sens pour ne pas vous rendre à notre invitation! » Les antispirites emploient encore un autre truc pour ridiculiser la théorie haïssable : ils essayent de la compromettre, aux yeux des lecteurs, par une fâcheuse promiscuité d'expressions; ils citent le spiritisme, dans quelques phrases, comme jetées au hasard, en compagnie de la magie, de la sorcellerie, des superstitions, de la démonomanie, etc., croyant qu'alors tout est dit, que « l'infâme est écrasée ». Je veux citer, dans cet ordre d'idées, un article paru dans une des revues les plus sérieuses, les plus scientifiques du monde, l'*Edinburgh Review*, et reproduit dans la *Revue Britannique* du mois de mai 1895. Cet article intitulé : « La magie moderne », a vu le jour à l'occasion de la publication des comptes rendus pour cette année de la Société de recherches psychiques de Londres, relatifs au recensement effectué par les soins de cette Société, et dont il a été parlé dans la *Revue spirite* (1).

J'ai lu cet article d'un bout à l'autre, croyant y trouver des arguments sérieux contre le spiritisme. Eh bien, sauf des citations de Walter Scott (!) hostiles à la croyance spirite, je n'y ai rencontré que ces deux arguments, d'une valeur quelconque, émanant de l'auteur même de cette polémique : 1° « Il nous est impossible de discuter ici comme il conviendrait les théories exposées et les faits recueillis sur ce sujet par MM. Myers, Gurney et Podmore. » 2° « Nous engageons nos lecteurs à lire les *Proceedings of the Pyschical Research Society*, puis à se demander si, sur des preuves si ridiculement faibles, il eût été possible d'établir des conclusions plus inutiles, plus antinaturelles, plus antiscientifiques que celles que la Société a adoptées. Après tout, le grand corps des hommes de science n'a pris aucune part à ces investigations, et ils rient de la prétention de ceux qui réclament pour leurs extravagantes théories et leurs étonnantes expériences l'appui de la science. »

M. O. S. (le signataire de l'article en question), ne veut évidemment tenir aucun compte des expériences scientifiques instituées par les professeurs Zöllner, O. Lodge, Okhorowitch, Richet, Lombroso, Carl du Prel... et j'en passe... Il ne les ignore cependant pas. Je passe également sur les expressions « inutiles » et « antinaturelles ». C'est une vraie perle de mauvaise foi.

Comment s'étonner, dans ces conditions, que les spirites ne se soient pas crus, jusqu'à présent, tenus à opposer à leurs antagonistes des arguments sérieux? Je suis loin de prendre pour de la monnaie courante tout ce qui a été débité doctoralement par les diverses écoles du spiritualisme, mais, franchement, il faut reconnaître que les attaques n'étaient, jusqu'à ces

(1) *Revue spirite*, novembre 1894 : « Apparitions ».

derniers temps, pas à la hauteur de la cause en litige. A un assaut sans énergie, on riposte par une défense indolente.

Mais voilà que s'élève contre le spiritisme un homme d'une grande valeur le Dr Edouard von Hartmann. C'est un adversaire sérieux, et son attaque est formidable. Le plan qu'il a conçu indique, à lui seul, à qui l'on a affaire. Il ne s'arrête pas à discuter les faits, car les témoignages qui arrivent de tous côtés, écrasants, ne laisseront plus de doute, il le prévoit, sur leur authenticité. Ce serait tâche ingrate que de les nier. Il ne les accepte pas tous comme démontrés; il les admet « provisoirement » et, en les faisant rentrer dans son système philosophique, il veut démontrer que pour leur explication, point n'est besoin de recourir à l hypothèse spiritique. On ne peut rien s'imaginer de plus machiavélique, de plus profondément calculé.

M. Aksakof a relevé le gant. Il suit son adversaire pas à pas, et finit par démontrer d'une façon éclatante, que les hypothèses avancées par Hartmann ne suffisent pas pour expliquer tous les phénomènes que cet éminent philosophe veut admettre « provisoirement », sans compter ceux qu'il nie purement et simplement, c'est-à-dire les matérialisations.

Pour bien comprendre la portée de la dialectique d'Aksakof, n'oublions pas qu'il s'est rigoureusement conformé aux principes méthodologiques établis par Hartmann lui-même comme indispensables pour toute investigation scientifique. Ces principes sont les suivants : a) il ne faut pas sans nécessité multiplier les principes, c'est-à-dire en chercher un deuxième tant que l'on peut se contenter du premier ; b) il faut s'en tenir aussi longtemps que possible aux causes dont l'existence est justifiée par l'expérience ou basée sur des déductions certaines, et ne pas rechercher des causes dont l'existence est douteuse et sans preuves, et dont la valeur ne consiste qu'à servir d'hypothèse pour expliquer les phénomènes en question ; c) il faut se restreindre autant que possible, aux causes naturelles et ne se décider à dépasser ces limites qu'à la dernière extrémité. A ces trois principes fondamentaux, posés par Hartmann, Aksakof en ajoute avec raison un quatrième : « toute hypothèse ou théorie conçue dans le but d'expliquer des phénomènes d'un ordre déterminé *doit embrasser l'ensemble des faits s'y rapportant* ». Aksakof a certainemeut le droit de dire qu'il juge ce dernier principe tout aussi inattaquable que les autres.

Tout en suivant de près l'argumentation du Dr von Hartmann, Aksakof constate avec un légitime plaisir, que les prétentions de l'hypothèse spiritique ne sont pas, en fin de compte, en contradiction avec la philosophie de Hartmann, et ce, de l'aveu de lui-même. Voici un passage qui en témoigne catégoriquement :

« C'est à tort que l'on croit que mon système philosophique est incompa-

tible avec l'idée de l'immortalité. L'esprit individuel est, d'après ma conception, un groupe relativement constant de fonctions inconscientes de l'Esprit absolu, fonctions qui trouvent dans l'organisme qu'elles gouvernent le lien de leur unité simultanée et successive. Si l'on pouvait démontrer que la partie essentielle de cet organisme, — c'est-à-dire ceux des éléments constitutifs de sa forme, qui sont porteurs des particularités formant son caractère, de sa mémoire et de sa conscience, — peut persister sous une forme capable d'activité fonctionnelle même après la désagrégation du corps cellulaire matériel, j'en tirerais inévitablement cette conclusion que l'esprit individuel continue à vivre avec son substratum substantiel ; car l'Esprit absolu devrait continuer à maintenir l'organisme persistant sous le régime des fonctions psychiques inconscientes qui lui étaient attribuées. Réciproquement, si l'on pouvait démontrer que l'esprit individuel persiste après la mort, j'en conclurais que, malgré la désagrégation du corps, la substance de l'organisme persisterait sous une forme insaisissable, parce qu'à cette condition seulement, je puis m'imaginer la persistance de l'esprit individuel. La preuve de la persistance provisoire de l'esprit individuel après la mort n'entraînerait même pas une modification de mon système philosophique au point de vue des principes, mais en élargirait simplement le champ d'application dans une certaine direction ; en d'autres termes, elle ne porterait aucune atteinte à la phénoménologie de l'Inconscient. »

D'après ces quelques extraits de la controverse engagée et, probablement close, on peut juger de son caractère sérieux. Il est clair, qu'au point de vue de la métaphysique, la théorie spirite peut, avec avantage, tenir tête aux systèmes philosophiques qui lui sont contraires.

Voyons maintenant les arguments des « hommes de science. »

La Gazette générale de Munich (*Münchener Allgemeine Zeitung*) publie dans son numéro du 8 janvier 1895, à l'occasion de la deuxième édition allemande de « Animisme et Spiritisme », un article du Dr von Schrenk-Notzing, dont nous donnons les extraits suivants, qui sont élogieux pour le travail d'Aksakof, quitte à relever, plus loin, ses observations critiques.

« L'œuvre tout entière d'Aksakof, — nous en convenons volontiers — est inspirée de la recherche sincère et sérieuse de la vérité. Il reconnaît sans hésitation, que certains faits présentent le caractère de la fraude et de la supercherie ; mais dans la masse des phénomènes attribuables à une erreur de compréhension ou à une fausse interprétation, nous trouvons des observations exactes qui, même soumises à la critique la plus méticuleuse, défient, suivant toutes les apparences, toute explication scientifique. Malgré toutes les objections possibles, il n'en reste pas moins un groupe de faits auxquels aucune théorie connue ne saurait être ap-

pliquée. Ce fait seul que, récemment, des savants bien connus, tels que Lodge, le physicien et Richet, le physiologiste, entre autres, se portent garants de l'authenticité d'expériences de ce genre avec certains médiums, devrait déjà engager les représentants des sciences naturelles à examiner la question ou, du moins, à ne pas l'éviter quand l'occasion s'en présente. Bien que les spirites, dans leur aveuglement fanatique, aient tout fait pour empêcher les savants de s'occuper d'un sujet si délicat, il n'en est pas moins juste que l'intérêt même de la vérité, que la réalité possible de certains phénomènes, relèguent au second plan toutes les autres considérations. Ces phénomènes trouveront sûrement leur explication sur un terrain purement physiologique et physique.

« Si un jour la table tournante trouve son Newton, comme le souhaite Aksakof, c'est-à-dire s'il est reconnu que les faits en question reposent, ne fût-ce qu'en partie, sur la vérité, alors la postérité saura reconnaître le mérite d'un homme qui fut le pionnier de cette tâche si passionnante et en même temps si ingrate, d'un homme qui a vieilli dans une activité désintéressée et infatigable, en dépit de toutes espèces de mécomptes, qui toujours et toujours expérimenta avec de nouveaux médiums, et qui a su intéresser à sa cause des savants éminents. »

Il est certain que la postérité, que tous les chercheurs sauront reconnaître le mérite de M. Aksakof. Il est beaucoup moins certain que les phénomènes en question « trouvent leur explication sur un terrain purement physiologique et physique ». Le Dr Edouard von Hartmann, du moins, ne semble pas partager cette assurance, puisqu'il s'est vu obligé de recourir, entre autres à une hypothèse métaphysique. D'ailleurs, un savant comme le Dr v. Shrenck-Notzing doit savoir à quoi s'en tenir sur le compte des hypothèses scientifiques. Il convient de ne pas en exagérer l'importance. Il ne faut pas non plus oublier que les grandes découvertes n'ont pas toujours été faites *par* la science officielle, mais souvent *malgré* elle. Ce n'est pas à dire que le corps des savants, en tant qu'institution, ne présente une utilité incontestable ; mais il joue le rôle, comme qui dirait, d'une espèce de Chambre des lords, sage modératrice des entraînements impétueux.

J'ai cité intentionnellement cet extrait de l'article du docteur v. S.-N. pour donner une idée de l'attitude que beaucoup de savants patentés croient devoir prendre vis-à-vis du spiritisme.

Pour eux, ce ne sont pas les « arguments » mais le « ton » qui fait la critique. Ce savant a essayé, il est vrai de retourner contre Aksakof quelques-unes des phrases de ce dernier, ce qui lui a valu une réplique de la part du Dr Walter Bormann, de Munich, réplique que la « Münchener Allemeigne Zeitung » *a refusé d'insérer*, sous prétexte « qu'en raison du caractère scien-

tifique de ce journal on n'avait pas l'habitude de revenir une deuxième fois sur un sujet qui y avait déjà été traité » !

Dans le prochain numéro de cette Revue nous reproduirons ce passage, en même temps que la réponse du Dr Bormann, et nous essayerons d'en tirer les conclusions nécessaires.

Le livre de M. Aksakof, outre son mérite comme œuvre monumentale, présente encore la précieuse qualité de fournir une lecture attrayante dans son élément récit. L'immense quantité de faits recueillis dans le monde entier et dont un nombre considérable est dû à l'observation de l'auteur lui-même, ne peut manquer de captiver l'attention du lecteur même le moins disposé à suivre une discussion philosophique ou scientifique.

Sous ce rapport « Animisme et Spiritisme » offre une phénoménologie complète du médiumnisme, illustrée d'exemples frappants dans tous les domaines de l'observation et de l'expérience se rattachant au spiritisme en général. Je ne crois pas que l'on puisse trouver un recueil de récits aussi variés et dont l'authenticité serait vérifiée avec plus de soin et de perspicacité.

Je ferai observer encore un autre côté important du livre de M. Aksakof : c'est qu'après en avoir fait la lecture, personne, pas même les adversaires les plus irréconciliables du Spiritisme, ne pourra plus avoir recours, pour le nier, aux arguments employés ordinairement, et qui consistent à faire toucher du doigt l'absurdité de la croyance aux manifestations des esprits. « Comment, objecte-on, les esprits peuvent-ils s'intéresser aux affaires de notre monde ? Que signifient les vêtements qu'ils empruntent pour se montrer à nous ? Pourquoi cette banalité de leurs communications ? »

Avec ces questions on croit avoir mis les spirites au pied du mur. Or, après la lecture de « Animisme et Spiritisme », ces questions tomberont d'elles-mêmes, pour tout penseur impartial. Désormais, pour attaquer le spiritisme, il faudra trouver de nouveaux arguments, plus solides. Mais il est fort probable qu'on ne les trouvera pas, car tout porte à croire que le spiritisme progressera rapidement, secondé par les hommes de science eux-mêmes. Il aura certainement à soutenir une lutte opiniâtre contre le matérialisme, et s'il triomphe, je ne crois pas que l'humanité soit fâchée de constater que dans ce duel suprême entre la Vie et la Mort, cette dernière aura succombé !

B. Sandow.



PHYSIQUE OU MATÉRIALISME

S'il est un sujet rebattu, c'est bien l'étude de la force et de la matière ; et, chose curieuse, malgré les flots d'encre épandus pour la discussion de ce problème entre philosophes et physiciens, on est encore bien loin de s'entendre sur les rapports réciproques de ces deux éléments fondamentaux de l'Univers. Il semble que la difficulté vienne surtout de ce que les philosophes confondent les *rapports* avec l'*essence* de la force et de la matière. Or, les physiciens qui, de toute nécessité, se cantonnent sur le terrain des faits précis, ne sont pas à même de suivre leurs adversaires en dehors de la question phénomène ; et l'étude de l'essence de la force et de la matière ne peut actuellement se faire que par la métaphysique.

Nous ne savons pas ce qu'est la matière, nous ne savons pas ce qu'est la force (pas plus que nous ne savons ce qu'est l'idée, terme supérieur du terrain *phénoménique*) en leur essence propre ; nous ne pouvons que construire à ce sujet des *hypothèses*, sans aucune base sensible, sans aucun fondement en la réalité relative du monde où nous vivons.

Mais nous savons, de science certaine, comment se comportent la force et la matière, l'une par rapport à l'autre ; et cette certitude nous est donnée par les mathématiques, ce merveilleux outil de progrès, forgé d'un morceau d'absolu et qui nous permet de calculer, jusqu'à l'infini.

Il serait puéril d'affirmer que les mathématiques sont la perfection même; mais elles sont, sans aucun doute possible, la suprême consécration du fait et, puisque nous sommes au plan des faits, il serait au moins téméraire d'aller chercher aux plans supérieurs l'explication d'un fait, quel qu'il soit.

Cette affirmation reproduite sous des formes peu différentes en deux miens récents opuscules,(1). m'a fait accuser de matérialisme par plusieurs de mes lecteurs, qui n'ont pas jugé bon de se découvrir à moi ; d'autres m'ont dit ouvertement ce qu'ils pensaient, et nous avons discuté en toute liberté, je les en remercie ; pour ceux qui n'ont pu aborder la discussion directe, quels

(1) *Magnétisme, Hypnotisme, Somnambulisme*, chez A.-L. Guyot, et *La Matière des Œuvres magiques*, chez Chamuel.

qu'aient été leurs motifs), je groupe à nouveau les arguments dont je me suis déjà servi.

Je ne crois point mériter le reproche qui m'est fait ; je me suis assigné la tâche qui m'est chère, de combattre pour l'idée, sous quelque forme qu'elle se manifeste, sans parti pris ni esprit de secte ; mais je croirais aller à l'encontre de mon programme, en confondant, quelquefois indécises, des conceptions purement théoriques, presque toujours imagées, avec cette chose indéniable, irréductible, à l'éclat brutal qu'est un fait.

Certes, nul plus que moi ne respecte les traditions concernant la science antique et qui nous sont venues, sois sous le voile des différents dogmes religieux, soit par les diverses écoles initiatiques qui se sont plus ou moins régulièrement perpétuées jusqu'à nous, soit encore grâce aux travaux reconstitutifs dus à quelques grands chercheurs modernes. Mais ces traditions sont généralement bien peu assimilables pour notre esprit occidental très positiviste (je ne dis pas matérialiste ; il y a une distance considérable) ; notre atavisme et notre éducation nous rendent rebelles au mysticisme, à l'*auto-illumination*, que pratiquent avec tant de succès les Orientaux ; et cela est si vrai qu'il est impossible de trouver en France deux personnes ayant exactement la même manière de concevoir une même chose, ce qui se rencontre très fréquemment dans l'Inde, par exemple. Nos sciences positives modernes, au contraire, ont, dans leur incomplète exactitude, ce double avantage d'être d'une extrême précision dans le peu qu'elles nous apprennent, et de pouvoir être facilement comprises de la même manière, par tous ceux qui les étudient. C'est là une nouvelle raison, et des plus puissantes, de s'attacher étroitement à la physique, lorsqu'on veut étudier un phénomène quelconque.

Or, l'effort récent des idéalistes occidentaux, nous a appris que tout phénomène (résultat de l'action de la force sur la matière, ou de la réaction de la matière sans l'influence de la force) reconnaît pour cause immédiate ce qu'on a appelé un *fluide*, lequel fluide se spécialise chez l'homme en un principe intermédiaire entre le corps et l'âme ou esprit. On définit généralement le fluide (quelque nom qu'on lui donne) une chose intermédiaire entre la force et la matière, tenant des deux, mais n'étant cependant ni l'un ni l'autre, et dont la nature mixte se plie admirablement aux rapports entre la force et la matière.

Une semblable définition est ABSOLUMENT FAUSSE au point de vue scientifique ; et les propriétés que, d'après cette définition, on attribue au fluide, sont purement imaginaires et même infirmées par l'expérience, aussi bien que par la théorie mathématique. On dit, par exemple, que le fluide contient en germe la matière tangible, qu'il est le *médiateur plastique* des corps

physiques, que certaines forces sont plus matérielles que certains fluides, que tel fluide est force par rapport à un plan inférieur et matière relativement à un plan supérieur, que la force peut donc devenir matière et réciproquement, par l'intermédiaire du fluide, etc., etc. Tout ceci, nous le répétons, est ABSOLUMENT FAUX, au moins dans la forme où l'affirmation est produite.

Louis Lucas, un très grand savant pour la mémoire duquel j'ai la plus profonde vénération commet cette erreur de prendre ces affirmations au pied de la lettre et fut, par là, conduit à sa fameuse analyse de l'ozone, qu'il croyait une combinaison d'oxygène et d'électricité, additionnant ainsi un corps matériel et une force intangible ! Personne n'ignore aujourd'hui que l'ozone est de l'oxygène pur contracté de trois volumes en deux, comme l'eau est une combinaison contractée de deux volumes d'hydrogène et d'un volume d'oxygène en deux volumes de vapeur ; la chaleur, comme l'électricité, et sans doute aussi la pression mécanique, peut provoquer cette contraction sans qu'on soit fondé à dire qu'elle entre dans la combinaison.

Partout où peuvent atteindre nos investigations, sur le plan phénoménique, nous trouvons de la force agissant sur de la matière pour produire du mouvement : partout force et matière sont simultanément présentes ; mais nulle part elles ne doivent ni ne peuvent être confondues ; elles sont irrévocablement distinctes, non miscibles et non interchangeables. Or, le monde fluidique fait partie du plan phénoménique, au même titre que le monde tangible ; un phénomène dit *psychique*, est du ressort de la physique autant qu'un phénomène mécanique, et la visibilité d'un fantôme ne peut s'expliquer d'une autre manière que la visibilité d'un corps tangible. Il est donc erroné de dire, par exemple, que le *double* de notre corps, ce qu'on appelle périsprit, corps astral, aérosome, etc., est lumineux par lui-même ; il paraît lumineux aux voyants parce que ses molécules *matérielles* subissent un mouvement vibratoire dont la longueur d'ondes est apte à nous donner la sensation de lumière, et ses molécules sont en vibration, parce qu'elles se trouvent sous l'action d'une force absolument comme les molécules matérielles des corps tangibles que nous voyons.

Dire que la matière ne se meut pas elle-même et que, *à fortiori*, elle ne peut agir sur la force ; proclamer au contraire la force meut la matière (étant elle-même lancée par l'idée, ce que nous pouvions étudier ici, puisque nous faisons de la physique) ; répéter, en cherchant à le démontrer, que *mens agitat molem*, l'esprit meut la matière, est-ce donc là du matérialisme ?

Mais confondre la matière et la force, la force et l'idée, c'est-à-dire presque la matière et l'idée, n'est-ce donc point du matérialisme, et du pire, parce qu'il se complique de mysticisme sans autre base que des hypothèses

fausses ou des traditions incomprises ? Et, n'est-ce pas établir cette confusion matérialiste qu'introduire les corps fluidiques en ce que les vieilles écoles d'occultisme ont appelé le plan astral ou le monde des lois ?

Le fluide n'est pas une hypothèse, ni même une théorie ; c'est un fait soumis à des lois, découlant de certains principes, tout comme la matière tangible ; mais comme tous les autres faits, ce n'est qu'un phénomène, c'est-à-dire une manifestation de la force par la matière ; et, me basant sur les travaux de Fresnel, de Poincaré, etc., d'une part, et de Becquerel, Crookes, Tesla, etc., d'autre part, j'ai pu définir le fluide : de la matière à l'état gazeux ou radiant et dont les molécules se meuvent sous l'action de la force Si cette définition est admise comme exacte, et je ne connais pas, jusqu'à présent, une seule expérience qui y contredise, je crois pouvoir de nouveau affirmer 1° : que l'étude des fluides est du ressort de la physique ; 2° que l'explication des différents phénomènes dus aux fluides doit être tentée, au moins, jusqu'à un certain point, d'après les bases positives que nous fournit la physique moderne.

Je dis : *jusqu'à un certain point* à cause de l'imperfection de nos connaissances actuelles qui nous laissent dans l'ignorance la plus complète (au point de vue expérimental) de ce qu'est l'idée ; or, comme il est incontestable que l'idée joue un grand rôle dans les phénomènes psychiques, nous devons donc encore nous contenter, pour étudier ce rôle, des hypothèses plus ou moins plausibles que nous fournit la philosophie ou l'interprétation des traditions.

Qu'on veuille bien le remarquer, je ne déprécie pas ces hypothèses, je prétends seulement qu'au point de vue de la valeur du *criterium*, elles sont inférieures à la certitude expérimentale ; je suis convaincu, en mon for intérieur, que la science traditionnelle contient la plénitude de la vérité dont nos sciences modernes ne possèdent encore que de tout petits fragments ; mais ces fragments sont du domaine commun, tandis que la science ésotérique n'appartient qu'à quelques rares initiés, dont pas un peut-être ne se pourrait actuellement rencontrer en France.

Je dois maintenant justifier certaines affirmations produites plus haut, concernant la fausseté de quelques-uns des *dogmes* des modernes écoles de physio-psychologie.

J'ai dit qu'il était faux que le fluide fût le médiateur plastique de la matière tangible ; en effet, si l'on considère que le fluide n'est que de la matière à l'état radiant ou gazeux, il est aussi impossible de dire que la matière radiante forme les corps solides que de prétendre que les solides forment les fluides ; en certains cas, les solides fondent, se vaporisent et passent à l'état radiant ; en d'autres cas, les fluides se condensent en gaz, se

liquéfient, puis se solidifient ; ce sont là des phénomènes dépendant uniquement des circonstances transitoires, et l'on n'est aucunement fondé à établir une loi générale. Mais si l'on entend par *fluide* la force qui meut la matière radiante (ce qui est, du reste, abusif), alors on peut dire, en effet, que le fluide est le formateur de la matière tangible, comme le vent qui entraîne la poussière des plages est formateur des dunes au bord de la mer. Ce qu'il y a de bien certain, ce que tout le monde admet aujourd'hui comme une vérité banale, c'est que la force fait la forme ; et ce fait n'a aucun rapport avec l'hypothèse que la matière intangible fait la matière tangible.

J'ai dit qu'il était faux que certaines forces fussent plus matérielles que certains fluides ; en effet, qui dit force dit *non-matière* ; qui dit fluide dit matière sublimée et mue par la force ; certaines personnes ont cru que l'électricité, la chaleur, la lumière, etc., étaient des *substances* ; c'est ABSOLUMENT FAUX ; la matière est la chose mue par la force et sa tangibilité est un caractère purement relatif qui n'intéresse que nos sens rudimentaires actuels ; la force, la cause immatérielle, inattingible du mouvement de la matière, c'est ce mouvement qui manifeste la force et la spécialise par les caractères qu'il revêt ; ainsi tel mouvement de la matière est caractéristique de l'électricité, tel autre de la lumière, etc. ; mais la force n'est pas plus une substance que le vent n'est l'air ou la poussière ; le vent est une force mécanique qui entraîne l'air, et l'air, c'est de la matière. L'erreur que je m'essaie à réfuter présentement me paraît due surtout à une étude imparfaite des sept principes de l'homme qu'enseigne la théosophie ; n'étant point de ces prodigieux initiés auxquels j'ai fait allusion, je ne me reconnais pas l'autorité nécessaire pour discuter cette division traditionnelle ; mais peut-être ne serait-il pas impossible de concilier la division septénaire que j'admets *a priori* comme vraie, avec les enseignements de la physique, dont tout le monde peut contrôler la certitude dans la zone restreinte qu'elle embrasse ; est-il hérétique de dire qu'il y a la matière tangible qui compose notre corps physique, la matière fluidique de notre corps astral, périsprit ou dérosôme, et la matière à un état encore plus sublimé (la matière éthérée, par exemple) par laquelle manifeste notre esprit ? Ne peut-on supposer qu'à chacun de ces états de la matière correspond une certaine modalité de la force ? Je proposerais à de plus philosophes que moi la suivante classification qui n'est pas contraire aux données précises de la physique et qui, de plus, pourrait concorder avec les enseignements de l'église catholique, je ne parle pas des idées personnelles des membres du clergé qui n'ont que l'autorité de leur science individuelle :

1. . . Moi supérieur (*Père qui est dans le secret*) inaccessible.
2. . . . . Force de l'esprit.
3. . . . . Matière de l'esprit.
4. . . . . Force de l'âme.
5. . . . . Matière de l'âme (périsprit).
6. . . . . Force du corps.
7. . . . . Matière du corps.

Mais, objecteront les occultistes, vous avez dit que la matière ne peut pas agir sur la force et vous supposez que les principes 3 et 5 sont de la matière; or, nos traditions nous affirment que les sept principes agissent et réagissent les uns sur les autres, le 1 sur le 2, le 2 sur le 3, le 3 sur le 4, celui-ci sur le 5, qui sur le 6, lequel sur le 7, et réciproquement.

Un fait banal va vous donner la clef de cette apparente contradiction. Regardez une balle qu'un enfant lance contre un mur ; poussée par sa petite main, la balle va d'abord de l'enfant au mur ; tout le monde comprend que c'est bien l'enfant qui est cause de ce mouvement. Mais voici que la balle est renvoyée du mur à l'enfant ; qui la renvoie ? le mur ? Eh non ! puisque le mur est inerte. Ce n'est pas non plus la balle qui, subitement animée, est devenue la cause de son propre mouvement. Mais alors ?.. Alors, c'est que la force *active* de l'enfant (force qui s'est emmagasinée dans la balle) n'a pu avoir son développement complet ; arrêtée par un obstacle insurmontable, elle revient en mode *passif* vers sa source. Supposons maintenant que la balle ait été lancée non plus perpendiculairement mais obliquement au mur ; elle rebondira bien encore, le rayon de force qui l'entraîne se réfléchira toujours, mais l'angle de réflexion étant égal à l'angle d'incidence, la balle s'éloignera à la fois de l'enfant et du mur, et la force qui l'anime, quoique réfléchie du mur en mode passif, pourra se comporter activement par rapport à tout nouvel obstacle matériel.

Revenons aux sept principes de l'homme ; le premier principe est la source, nous ignorons pourquoi et comment, et il n'y a pas d'inconvénient à supposer qu'il agit par une sorte d'induction ; quoi qu'il en soit, il émet une force (2) laquelle vient agir sur une matière (3) ; cette matière réfléchit ce même rayon de force, en mode passif (4) sur un nouvel obstacle matériel (5), lequel renvoie une seconde fois toujours ce même rayon affaibli, mais maintenant (6) dans le même sens qu'à sa première réflexion, dans le dernier amas matériel, le corps tangible (7), qui l'épuise.

Bien entendu, ce n'est là qu'une comparaison assez grossière et qui ne peut expliquer qu'un seul des points intéressants que présente l'étude des sept principes.

Aussi bien, les considérations précédentes suffisent, semble-t-il, pour me

justifier du reproche de matérialisme qu'on m'a adressé ; il est vrai, quoi qu'on fasse, on trouvera toujours des gens qui confondront la science avec le téléphone ou la bicyclette, la physique avec le matérialisme, et les mathématiques avec l'addition ; je n'ai pas l'outrecuidance de faire croire aux ignorants qu'ils ne savent rien.

Je m'arrête et je prie en finissant ceux dont j'ai contredit certaines doctrines, de ne pas se croire visés par le présent article ; je me suis défendu par une thèse générale et sans nommer personne contre une attaque anonyme ; s'il ne s'était agi que de ma très insignifiante personnalité, j'eusse laissé faire avec la plus placide indifférence ; j'ai cru devoir ne pas me taire du moment qu'on attentait aux principes que je défends.

D'ailleurs, si j'ai su m'exprimer, on aura reconnu qu'il ne s'agit, en ce débat, que d'une très simple question de mots, comme en presque toutes les discussions et les luttes où les intérêts matériels ne sont pas en jeu. J'en serais assez disposé à croire que la vérité, qui est une, est comprise de la même façon par tout le monde, on en embrasse une portion plus ou moins considérable, chacun suivant ses forces actuelles ; mais tout le monde, au fond, est d'accord ; on ne diffère que sur des points de forme et d'interprétation. C'est le rôle de tous les spiritualistes, de tous les idéalistes, de tous les intellectuels de détruire ces barrières fictives qui, plus que toute autre chose, s'opposent aux progrès de l'Humanité.

MARIUS DEBRESPE.

MUTUALITÉ SOCIALE

ASSOCIATION DU CAPITAL DU TRAVAIL

Un vol. in-8, prix 5 francs.

Nous recommandâmes vivement la lecture de cet ouvrage d'un rare mérite ; en le méditant, nous nous rappelions, l'œuvre de M. et Mme Marie Godin qui prospère entre de dignes mains, sous la direction de très honnêtes gens.

Ce volume, attendu depuis longtemps, fut le complément du premier ouvrage théorique sur l'œuvre fondée par M. Godin, à Guise ; si *Solution sociale*, que nous avons toujours vivement recommandé à nos lecteurs, explique les motifs puissants et humanitaires qui ont engagé M. Godin à fonder le Familistère, *Mutualité sociale* couronne dignement cette entreprise, en exposant son but définitif qui est l'association des hommes de bonne

volonté. par la coopération efficace, bien réelle du capital et du travail. Dans les statuts longuement médités, en vue de prévenir tous les conflits, autant que la sagesse humaine le peut, il est instructif et consolant de remarquer que les droits essentiels des travailleurs associés sont réglés avec soin et dans la mesure la plus large et la plus libérale, avec l'esprit de justice sociale qui a toujours guidé M. Godin dans ses recherches et ses applications de la coopération et de l'association qui en est le complément naturel et nécessaire.

Ce que ce socialiste spiritualiste désirait avant tout, c'était de ne pas associer les hommes, qui par des efforts persistants ne veulent pas entrer dans la voie large qu'il avait ouverte, dans laquelle il faut sans hésiter travailler avec vaillance au bien général. Du reste, M. Godin connaissait les hommes par une longue pratique, et en attendant que les convictions se fassent peu à peu, et progressivement dans les esprits les plus rétifs, il a voulu, par prudence, qu'il y eût de simples auxiliaires, puis des sociétaires participants; ces derniers, à leur tour, prennent rang à côté des associés qui jouissent pleinement de leurs droits, lorsqu'ils ont acquis la volonté de bien faire, la juste compréhension du mécanisme qui doit les faire entrer largement dans la prospérité à l'aide de l'activité, du zèle et de l'économie qui rendent toutes choses durables et prospères.

Ceux qui sont pressés de jouir, qui forgent à la légère des idéals que la société actuelle ne peut réaliser, idéals qui satisfont des tendances personnelles et égoïstes; les collectivistes qui d'un seul bond voudraient atteindre leur rêve par la force et la haute lutte brutale, ceux-là répudieront les moyens pratiques longuement mûris que le Familistère de Guise ne tend pas à réaliser, mais qu'il réalise effectivement sans songes creux et sans promesses vaines. Des actes, toujours des actes, c'est ce que cette association préconise, pour donner des garanties matérielles et morales aux classes ouvrières, pour obtenir sûrement tout ce que peut donner l'association entre le capital et le travail. Lire attentivement *Mutualité sociale*, c'est se bien rendre compte (nous ne saurions trop le répéter), que les statuts de l'association du Familistère, mariés intimement avec les institutions mutuelles qui y fonctionnent depuis longtemps, et avec leurs règlements spéciaux, sont conçus, absolument, et par un ensemble de règles pratiques, bien concrètes, bien complètes, pour faire participer les ouvriers, dans la mesure la plus large, aux avantages que le travail et l'industrie peuvent donner.

Chose étrange, par ce temps de matérialisme où chacun veut gagner de l'argent, où le talent, l'art, l'éloquence, semblent n'exister que pour drainer de l'or au détriment d'autrui, les préoccupations personnelles de cet ordre

écartent les esprits, aussi bien de toutes pensées morales sérieuses que des études approfondies traitées en vue de l'avenir social de notre humanité. Le journal *le Devoir* a tendu à ramener les hommes aux réalités pressantes qui ne se peuvent fuir, à la solution efficace du problème que le *paupérisme* impose. et la voix de ses rédacteurs a retenti dans le désert, les dormeurs et les jouisseurs, les satisfaits ont continué leur œuvre monotone, nulle et absorbante comme une digestion lourde.

Parmi eux, combien en est-il qui, tenant compte de cet événement, la fondation d'un Familistère, d'une association du capital et du travail, à Guise (Aisne) se soient décidés à aller visiter l'établissement et le palais social de de M. Godin? Les socialistes de l'école de Fourier, sympathiques à l'œuvre dont nous parlons, tous gens éclairés et qui paraissent convaincus ont en très-petit nombre fait le pelèrinage de Paris à Guise! Hélas! on les compterait, et ce fait, seul, prouve combien notre éducation est incomplète, puisque les phalanstériens eux-mêmes restent froids et inactifs devant cet acte si important et de premier ordre : *La fondation du Familistère et l'évolution sociale qu'il réalise.* Nos journalistes et nos hommes politiques les ont imités!!!

Ces mêmes êtres, égoïstes et personnels, se réveillent en sursaut lorsque, à côté de la masse des travailleurs, qui confiante dans son bon droit, pleine d'espérance en l'avenir répudie les procédés audacieux de certains révolutionnaires qu'elle sait impuissants à rien fonder de sérieux et de certain, il y a des appels furibonds et violents, des provocations à la guerre civile avec accompagnement de dynamite et de fusillades insensées!!

Ces braves satisfaits se frottent les yeux et se rappellent que, en effet, il y a une foule de questions à résoudre et que leur indifférence seule les rend irritantes; s'ils ont peur des collectivistes, qu'ils se mettent résolument à l'œuvre, qu'ils lisent avec soin et une minutieuse attention *Mutualité sociale*; qu'ils aillent à Guise se bien prouver que le palais social, l'usine, l'association du capital et du travail existent, que toutes ces choses sont debout, solidement et énergiquement assises, qu'elles sont le point de départ de la société nouvelle et indiquent la voie dans laquelle les capitalistes doivent entrer avec résolution, s'ils veulent préserver la société de secousses turbulentes, éminemment révolutionnaires.

Le grand nombre, la masse veut selon l'importance de son concours et proportionnellement, une participation aux bénéfices produits; ce sont là de grandes et légitimes satisfactions qui doivent être données aux classes ouvrières si l'on veut supprimer les causes de revendications et fermer décidément la plaie hideuse de la misère en garantissant tous les intérêts.

Fuir la solution de ce problème n'est pas le résoudre, c'est marcher avec un bandeau sur les yeux.

Nos abonnés s'empresseront, nous aimons à l'espérer, de lire *Mutualité sociale*; ils posséderont ainsi le complément des statuts dont ils ont eu quelques prémisses dans la *Revue*, pendant bien des années!

Désirant leur donner une idée des notions préliminaires que M. Godin a mises dans son beau et bon volume, et dans les quatre-vingt-dix pages qui précèdent l'énoncé des statuts, nous avons détaché le chapitre V que voici, intitulé :

LES LOIS DE LA VIE DANS L'HUMANITÉ

« Voyons donc si le Créateur n'a pas inscrit dans l'homme lui-même la loi vivante qui doit guider ce dernier dans tous ses actes.

Un fait principal, qui n'est le résultat d'aucune volonté humaine, qui précède tout enseignement et toute législation, peut servir à mesurer la valeur des revendications modernes, comme celle de la pensée des réformateurs religieux et des philosopnes de l'antiquité.

Ce fait capital, c'est la vie.

La vie, c'est la cause première sous son aspect le plus immédiat, car nous participons à son action, nous sommes des membres de son activité, des sujets agissant pour elle comme elle agit pour nous. La vie, c'est l'être vivant en tout et par tout.

J'ai indiqué dans le chapitre précédent que la vie est le circulus universel de l'Etre dans lequel chaque activité a deux voies ouvertes devant elle : la voie ascendante et la voie descendante.

La voie descendante est celle du mal.

Dans la vie matérielle comme dans la vie intelligente, elle donne place à la corruption, aux impuretés matérielles et morales, composant l'humus et le ferment de la vie.

C'est la vie inférieure ou imparfaite qui doit se régénérer pour être digne ou capable d'une vie meilleure.

Chez l'homme, c'est l'égoïté avec tout son cortège d'artifices, d'hypocrisie, d'envie, de haine, de convoitise, de despotisme, etc. C'est le ferment qui se traduit sans cesse en actions nuisibles à sa liberté et à son progrès.

La voie ascendante est au contraire celle du bien.

C'est celle du progrès, de la perfection et de la fructification de la vie. Chez l'homme, cette fructification se traduit par les œuvres utiles à la vie humaine, et ces œuvres sont inspirées par la fraternité, l'amour du prochain, l'amour social, l'amour de l'humanité.

La vie progressive, c'est l'homme ouvrant à la matière, par le travail, les voies de l'activité;

C'est l'action du père et de la mère se dévouant au soin de leurs enfants, afin d'en faire des citoyens utiles, capables de bien accomplir tous leurs devoirs dans la vie;

C'est le jeune homme et la jeune fille, espérance de la société future, se développant sous l'influence et la protection d'institutions sociales et politiques qui élèvent sans cesse le niveau des sociétés et font de tous les enfants du peuple de nobles citoyens et des serviteurs dévoués à la patrie.

C'est l'ouvrier des champs, de l'atelier, de la fabrique; c'est l'artiste, le savant, le travailleur de la pensée; c'est enfin l'homme du labeur, assurant à l'existence humaine ses jouissances, ses avantages, ses moyens de grandir, de prospérer et d'être!

C'est l'humanité se perfectionnant par l'action de tous ses membres, pour la gloire de la vie;

C'est la terre elle-même et tous les mondes de l'espace.

C'est l'espace, c'est l'infini plus vivant à son tour que tout ce que nous pouvons comprendre.

La vie, c'est Dieu sensible, visible et agissant.

Voilà pourquoi nous sommes, dans la vie, les serviteurs de la vie elle-même, ce qui veut dire les serviteurs de Dieu.

Voilà pourquoi, dans l'œuvre de la vie, tous les hommes sont solidaires dans le bien comme dans le mal.

Envisagée ainsi, la vie est le côté sensible du principe universel par lequel nous pouvons toucher et comprendre la loi morale de l'univers, de l'humanité et de l'individu.

Tout homme est doué par la vie même des facultés propres à l'exercice de la vie sur la terre. Ce premier fait constitue pour l'individu des droits inaliénables dérivant de la vie elle-même.

La créature humaine reçoit la vie pour vivre, pour accomplir sa tâche dans la vie.

Vivre est son premier droit; vivre est son premier devoir; et vivre selon son droit et son devoir, c'est vivre selon la justice.

Les lois primordiales de la vie qui s'imposent à l'individu, à la société et à l'humanité, sont :

La loi de la conservation de la vie humaine;

La loi du développement et de progrès de la vie humaine.

La loi d'équilibre et d'ordre de la vie humaine.

La loi de conservation impose à l'être humain le soin de sa propre existence et à la société le soin de l'existence de tous.

Elle constitue pour chacun le droit à ce que la vie lui rend nécessaire, et le devoir d'en faire un juste usage.

Pour obéir à la loi de développement, l'individu doit exercer ses facultés physiques, cultiver ses facultés intellectuelles et morales, enfin travailler à la perfection de son être, afin de pouvoir aider par lui-même au progrès de tout ce qui l'entoure.

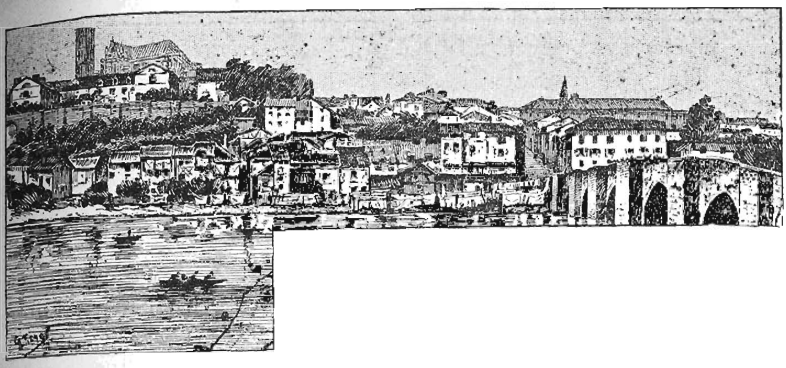
La société, de son côté, a pour devoir de permettre à toutes les personnes l'accomplissement de cette loi en mettant à leur usage ce qui est nécessaire au progrès de l'espèce.

La loi d'équilibre prescrit à l'être humain d'user avec mesure des présents de la vie, et à la société de répartir ces présents avec ordre et justice. Elle appelle les hommes à la pratique du bien et du vrai dans toutes leurs actions, au respect des droits de chacun, à la pratique du devoir envers tous, enfin à l'observation de la justice dans l'humanité. »

Nota. — Ce livre est écrit sur ce ton magistral et dans ce magnifique langage qui ne livre rien au hasard; chaque ligne offre une pensée, une méditation profonde sur les problèmes que doivent résoudre ensemble les hommes de bonne volonté, s'ils savent s'inspirer aux pensées pures de l'amour, s'ils s'identifient aux lois primordiales promulguées par le grand architecte des cieux, et sur lesquelles M. Godin veut modeler la société.

P.-G. Leymarie.





APPARITION DE LA COMTESSE CHOLONIEWSKA

Czeczelowka, le 6 août 1895.

Cher Monsieur Leymarie.

On ne saurait trop louer, le zèle et le courage avec lequel vous vous empressez d'insérer dans la *Revue Spirite* les faits singuliers et extraordinaires qui vous sont signalés des cinq parties du monde.

Il faut avoir du courage, pour tenir ferme contre les adversaires du Spiritisme qui s'acharnent à qui mieux mieux à combattre notre doctrine.

Cependant le Spiritisme progresse au grand désespoir de ceux-là qui le considèrent comme un produit d'une vive imagination, une sorte de folie. Les rapports entre le monde visible et le monde invisible sont un fait aussi indéniable que l'électricité, la lumière, la vapeur, le magnétisme, etc. Et comme nos adversaires ne manquent pas de nous adresser les épithètes de visionnaires, hallucinés, charlatans, estropiés du cerveau, nous leurs ferons observer que de tout temps les grandes découvertes telles que : l'électricité, la vapeur, etc. ont eu pour premier résultat de valoir à leurs partisans l'accusation de charlatanisme et de folie.

Des faits spirites sont cependant d'une évidence telle qu'il est impossible à toute personne de bonne foi, de les nier. La philosophie spirite n'est pas une croyance fermée, ouverte à tous les chercheurs par le fait brutal, cette science nouvelle contrarie les cléricaux et les personnes de parti pris.

Cinquante millions d'investigateurs, répandus sur notre globe n'ajoutent foi qu'à ce que leur indique leur sagesse, leurs études, l'intuition et le haut savoir; dans leurs rangs il n'y a non seulement des gens modestes, des simples d'esprits (*simplex homo, servus Dei*) il y a aussi des hommes qui raisonnent, qui expérimentent, qui discutent : des mathématiciens, des astronomes, des littérateurs, des médecins, des artistes, etc.

La tendance de leur doctrine est de faire croire à celui qui doute, de relever celui qui est abattu, de donner les plus grandes consolations et les

plus suprêmes espérances ; elle tend ensuite à transformer le désespoir en tranquillité, l'égoïsme en charité, l'orgueil en humilité, les vices en vertus. Elle tend ensuite à procurer à l'humanité la plus grande tolérance pour fusionner toutes les écoles et toutes les religions sous les grands principes de l'existence de Dieu, de la vie d'outre-tombe, du progrès infini et des vies successives par la réincarnation.

Quant à l'activité du Spiritisme, en faveur du salut des esprits tombés, il a pour but de développer moralement ces esprits, de telle sorte qu'ils puissent s'affranchir de leurs imperfections et de rétablir leurs rapports d'amour avec Dieu. Toutes les religions se basent sur deux *principes fondamentaux* : sur l'existence de Dieu, et sur l'immortalité de l'âme. Sur ces deux points elles ont établis leur théologie et leur dogmes. Cependant au XIX^e^ siècle, on est plus sceptique que jamais et cela provient de ce que les religions ont toujours imposé et jamais démontré.

Cela suffisait au moyen âge, mais pas à notre siècle de grands progrès ; avec ce grand progrès ! la foi aveugle c'est perdue.

La doctrine spirite fondée par Allan Kardec arrive donc à son heure, non seulement pour imposer ces deux principes fondamentaux, mais pour en démontrer la vérité inéluctable au moyen de communications avec ceux qui ont vécu sur la terre.

Je vais terminer ces préliminaires, par le récit d'une manifestation d'outre-tombe qui selon moi ne manque pas d'intérêt ; bien que je ne l'aie point vu de mes propres yeux, je puis en garantir l'authenticité.

La personne dont je tiens ces détails est Mme la comtesse Elise Dzieduszycka, née comtesse Choloniewska, grande amie de ma femme, sérieuse, respectable, honorée ; elle se garderait bien vu la considération dont elle jouit d'inventer une pareille histoire.

Ce récit de la comtesse Dzieduszycka a été reproduit par M. le comte Henri Rzevuski, dans son œuvre intitulée : *Laska i pzzervaczenie*.

A la fin du mois de février 1791, l'un de ces jours où il y a chasse neiges et vents qui vous donnent une idée du chaos dans lequel le monde se trouvait avant que l'architecte Suprême ait dit son dernier mot, au château de Janov (gouvernement de Podolie), deux jeunes femmes se faisaient des adieux sincères dans un vestibule. La plus âgée était Mme la comtesse Choloniewska la plus jeune Mme Grocholska, nièce du mari de la première. Mme Grocholska, après plusieurs tendres baisers, avait pris place dans un traîneau ; entourée de fourrures, elle regardait avec étonnement sa tante qui versait des larmes amères en prenant congé d'elle et qui lui posait sur les genoux une cassette en bois d'ébène, avec des ornements d'ivoire.

« Ma chère Ursule, lui dit-elle, je te donne cette cassette en souvenir, tu

« y trouveras des galons d'or à filer, puisque c'est ton occupation favorite. « Mais chaque fois que tu prendras en main cet ouvrage, n'oublies pas « de dire une prière pour le repos de mon âme ! ».

Un tendre regard fut échangé entre la tante et la nièce, comme un reproche amical de cette dernière.

Le traineau disparut ; il faut le savoir, Mme la comtesse Cholonievska avait un caractère sérieux, sentimental et mélancolique ; son mari était absent, et sa nièce était venue la distraire pour quelques temps. Après le départ de Mme Grockolska, la comtesse passa sa journée avec ses enfants (dont l'un était le grand père de la comtesse Elise Dzieduszycka, de qui je tiens ce récit) ; mais ni les jeux nes enfants, ni aucune distraction ne fut en état de la distraire, tellement elle était obsédée par l'idée qu'elle ne verrait jamais son mari, de son vivant.

A l'heure où d'habitude les enfants se couchaient, elle les déshabilla elle-même, les embrassa et les voyant endormis, elle resta longtemps auprès d'eux, comme si elle craignait de s'en séparer. A 9 heures du soir, seule au château, de temps en temps un domestique traversait les salles et les corridors en silence ; la plupart d'entre eux avait quitté le château pour affaires personnelles. Une seule personne, le frère du comte Choloniewski était continuellement en mouvement.

Ce fut un moine érudit, mais il avait perdu la raison ; actuellement un pareil malheureux eût été placé dans une maison d'aliénés mais alors, on préférait les avoir chez soi, en famille, pour les entourer de soins qui pouvaient adoucir leur triste position.

Après avoir fait coucher ses enfants la comtesse entra dans sa chambre à coucher et vit dans le long corridor, le pauvre aliéné toujours causant en l'air. A 10 heures, se sentant inquiète et fatiguée, elle voulut se reposer, ôta sa robe, mit un long peignoir blanc. Dans la cheminée flambait un grand feu devant lequel elle s'assit et se mit à réciter ses prières du soir. Tout-à-coup elle eut soif et envoya sa femme de chambre chercher de l'eau.

La comtesse était seule, son beau-frère l'aliéné se trouvait dans la chambre voisine de la sienne ; à peine quelques minutes passées, l'aliéné entendit des cris, et vit sa belle-sœur tout en flammes ; elle s'approchait de lui.

Effrayé de ce terrible spectacle, l'aliéné poussa la malheureuse comtesse dans sa chambre, ferma la porte à clef, prit la clef dans sa poche et s'esquiva. Un instant après arriva la femme de chambre qui trouva la chambre fermée à clef ; elle entendit d'horribles plaintes et vit, par le trou de la serrure, la chambre en flammes. A ses cris tout le monde accourut ; on força

la porte et on trouva, parmi les décombres des meubles brûlés le cadavre carbonisé de la pauvre comtesse Choloniewska.

Madame Grocholska se trouvait déjà dans son château de Pietniczany (district Winnica, Podolie), et le lendemain de son arrivée elle se mit à effiler les galons que sa tante lui avait donné ; à peine les eût-elle pris en main qu'elle entendit un bruit singulier dans sa chambre ; et quel fut son étonnement lorsqu'elle vit sa tante, la comtesse Choloniewska, devant-elle ; son premier mouvement fut de se lever, de se jeter au cou de cette dernière, et son étonnement fut au comble lorsqu'elle s'aperçut que c'était une apparition.

Elle voulut se persuader que c'était une hallucination, mais l'apparition se trouvait toujours immobile, devant elle, la regardant d'un air triste. Enfin, elle eut tellement peur, qu'elle poussa de grands cris et appela ses servantes ; l'apparition disparût.

Mme Grocholska toute tremblante raconta à ses servantes ce qu'elle venait de voir ; peu à peu elle se tranquillisa et les servantes la laissèrent seule, sur sa demande. A peine les servantes sorties, le spectre de la comtesse Choloniewska reparût à nouveau ; alors seulement, il lui vint à l'idée que la comtesse, en lui donnant les galons lui avait demandée une prière pour le repos de son âme.

Elle comprit, se mit à réciter les prières pour les morts, et l'apparition disparut en lui adressant des signes de remerciments. Ce fait avait lieu à 10 heures du matin, et le soir du même jour l'intendant du comte Choloniewski fit savoir à Mme Grocholska, avec tous les détails, le malheur qui avait frappé son maître absent.

Puisse-je, cher Monsieur Leymarie, en prenant ma petite part de travail dans le cercle étroit ou je puis me mouvoir, ne point vous avoir causé trop d'ennui par ce récit ; j'eus voulu l'abréger sans le tronquer.

Vous le savez, je suis avec vous, de cœur et d'âme ; j'aurais encore à vous raconter d'autres faits semblables, très intéressants, et suis obligé, à mon grand regret, de m'arrêter vu mes occupations agricoles. Je tâcherai de recommencer d'ici quelque temps, si cela vous est agréable et n'ennuie pas vos lecteurs.

JOSEPH DE KRONHELM.



DÉCOUVERTES D'UN EXPLORATEUR DANS LE YUCATAN

M. Auguste Le Plongeon, célèbre explorateur, archéologue éminent, a passé douze ans à étudier et observer l'Amérique centrale. Ce temps a été spécialement consacré à une étude minutieuse des ruines qui existent dans le Yucatan, à déchiffrer les inscriptions dont les murs de ses anciens monuments sont couverts, entreprise qui a été couronée de succès.

Le Yucatan est pratiquement une péninsule qui sépare le golfe du Mexique de la mer Caribe. Sa longueur, du nord au sud, est de 260 milles et sa largeur, de l'est à l'ouest, est de 180 milles.

La forme générale de ce pays est celle d'un rectangle, il est entièrement formé de pierre à chaux parsemée de fossiles. Cette pierre est recouverte d'une couche de terre végétale, d'une fertilité extraordinaire.

C'est un pays généralement plat et légèrement élevé au-dessus du niveau de la mer; sa superficie est couverte de forêts presque impénétrables. On rencontre, éparpillées dans ces forêts, les ruines de grandes villes et d'édifices de dimensions énormes, autrefois temples des dieux et palais des rois. Leurs murs sont couverts d'inscriptions, de bas-reliefs et de sculptures qui, pour l'harmonie du dessin et l'excellence d'exécution surpassent celles de l'Egypte et de Babylone.

Les proportions exquises de ces édifices colossaux témoignent de la haute civilisation de leurs constructeurs et remplissent le spectateur d'admiration et d'étonnement.

Sachant que les aborigènes du Yucatan sont en tout excessivement conservateurs, M. Le Plongeon inféra qu'il se pourrait que la langue que parlent aujourd'hui les aborigènes eût quelques affinités avec les mystérieuses inscriptions. La langue Maya est une des plus anciennes, aussi ancienne que le sanscrit si elle ne l'est plus; en donnant aux caractères des inscriptions. la même valeur planétique qu'ils ont dans la langue des Quiches, M. Le Plongeon trouva que cela formait des mots et des phrases intelligibles, et il reconnut de suite que le langage des inscriptions est identique à celui que parlent encore les aborigènes; il construisit un alphabet et, avec cette clef, il a pu déchiffrer tous ces hiéroglyphes jusqu'alors incompréhensibles.

La comparaison de l'alphabet hiératique des Maya avec celui des anciens

Egyptiens, révèle une similitude qui revient pratiquement à une identité. M. Le Plongeon fait en outre voir qu'il existe une ressemblance très rapprochée entre les formes grammaticales et la syntaxe des deux langues; beaucoup de mots et de caractères ont précisément la même signification.

Chose encore plus étrange, les lettres initiales des noms Maya, pour les divers objets qui constituent l'alphabet égyptien sont aussi exactement les mêmes; il s'en suivrait donc que ces deux peuples acquirent l'art d'écrire à une même source, ou que l'un enseigna cet art à l'autre.

De tous les manuscrits qui existent, le plus important est celui que l'on connaît sous le nom de « Troano » qui est au British Museum. C'est un écrit très ancien, traitant spécialement de géologie et d'histoire; il contient un grand nombre d'illustrations. M. Le Plongeon a pu le traduire, et il nous apprend que, dans l'ancien temps, la péninsule du Yucatan était appelée « Mayax », ce qui signifie : *première terre primitive*. Elle donna son nom à tout l'Empire des Mayas qui s'étendait de Tehuantepec, au nord, jusqu'à l'isthme de Darien, au Sud, comprenant ainsi tous les pays qui constituent aujourd'hui l'Amérique Centrale. Les deux principales villes étaient Uxmal, la ville du gouvernement, et Chinchin-Itza, la grande métropole et le centre de l'ancienne civilisation Maya, où venaient les savants de toutes les parties du monde.

Les illustrations du manuscrit Troano représentent quelques-uns de ces visiteurs, avec une barbe semblable à celle des anciens Assyriens. Les ruines de ces villes existent encore. M. Le Plongeon leur a consacré toute son attention. Le mot *Maya* se trouve dans beaucoup de pays de l'Asie, en Afrique, en Europe, et partout il signifie *pouvoir*, *sagesse*. Partout où se trouve ce nom, on découvre aussi des vestiges de la langue, des coutumes et des traditions religieuses et cosmogoniques des Mayas, comme le prouve M. Le Plongeon.

Ci-dessous, nous donnons une traduction par M. Le Plongeon, de la narration contenue dans le manuscrit Troano, du plus terrible cataclysme que l'histoire ait enregistré.

« En l'an 6 kan, le 11 Muluc, dans le mois Zac, il y eût de terribles trem-
« blements de terre ; ils se continuèrent, sans interruption, jusqu'au
« 13 Chuen. Le pays de moûts de boue, la terre de Mu, fut sacrifiée; elle
« fut trois fois bouleversée et disparut subitement pendant la nuit ; le bas-
« sin était continuellement secoué par les forces volcaniques qui, se trou-
« vant restreintes, firent abaisser et monter la terre, à différents endroits.
« A la fin, la surface s'effondra et dix pays furent violemment séparés et
« dispersés; incapables de résister à la force des convulsions, ils s'englou-
« tirent avec leurs 64.000.000 d'habitants avant l'achèvement de cet écrit. »

Les faits semblent ainsi établir qu'il existait jadis une isle-continent, au milieu de l'Océan Atlantique, qui fut submergée il y a quelques 11,500 ans; la relation de Platon, sur la destruction d'Atlantide, est en grande partie correcte. La destruction de la terre de Mu, fut un événement si affreux, et si terrible, que les Mayas changèrent leur supputation du temps en commémoration de cette destruction.

M. Le Plongeon prétend que les noms des lettres de l'alphabet grec, sont des noms *Maya* primitifs, et que l'alphabet grec est aussi une narration de la destruction de la terre de Mu. De même que les sages Mayas perpétuèrent en pierre la destruction de la terre de Mu, de même ils inscrivirent leurs conceptions cosmogoniques en sculptant l'histoire de la création, selon leur croyance, sur la façade est du palais de Chinchin-Itza.

Il faut noter que la croyance des Mayas concernant la création, telle qu'elle est inscrite, est identique à l'idée sur l'origine des choses à laquelle étaient arrivés les peuples de l'Inde et de l'Egypte; elle est exprimée presque avec les mêmes mots, c'est-à-dire autant que l'esprit ou le génie national de ces différents pays l'a permis. Cette identité d'idées exprimées dans un langage identique ne peut être attribuée à une simple coïncidence; on ne peut pas non plus concevoir que des peuples de différentes contrées si éloignées, soient arrivés à une même conclusion sur un pareil sujet, à l'insu les uns des autres, sans communications réciproques.

Cette idée et son explication doit avoir eu son origine chez l'un de ces peuples qui ensuite le transmit aux autres peuples. Il n'est pas invraisemblable qu'un échange mutuel d'idées ait eu lieu entre l'Inde et l'Egypte; mais qui aurait introduit ces mêmes idées en Amérique? M. Le Plongeon croit que ces idées ont pris naissance chez les habitants du continent de l'Ouest, et que ce peuple les a transmises aux habitants du continent de l'Est. Il présente plusieurs raisons à l'appui de cette opinion et démontre que les légendes relatives aux images de diverses divinités égyptiennes, quand on les interprète avec la langue Maya, prouvent clairement que Mayax fut le lieu de leur naissance.

Il cite à l'appui de son dire, l'identité de l'alphabet égyptien avec l'alphabet Mayen, et rappelle que les Egyptiens eux-mêmes considéraient les terres de l'Ouest comme étant le lieu de naissance de leurs dieux et de leurs ancêtres, la source où ils avaient puisé leurs connaissances. De ces prémisses et autres, il conclut que les Egyptiens et autres nations de l'Est acquirent leurs conceptions cosmogoniques de Mayax.

Dès lors, ainsi que le démontre M. Le Plongeon, les traditions primitives des Egyptiens, des Chaldéens et des Indous, dérivent de l'histoire des pre-

miers chefs Mayas ; il n'est pas improbable que l'on y découvre aussi l'origine des mystères sacrés de ces pays.

Il est évident que l'étude de l'ancienne civilisation des Mayas jette un nouveau jour sur la source des traditions primitives de l'humanité ; elles nous viennent du passé à travers les livres sacrés des Indous, des Egyptiens et des Juifs.

(Traduit de la *Review of Review* de New-York du mois de juillet, par Elie P. Bloche.)

LE MONDE DES RÊVES

Voir la *Revue des Revues*, du 15 novembre 1895.

Les idées et les images qui se présentent à l'esprit pendant notre sommeil, forment sans doute un monde à part. Le rêve appartient-il à un domaine vital séparé de notre vie terrestre comme le pense M. Carl du Prel ? Le rêve ne serait-il pas plutôt une simple réaction inconsciente des sensations de la journée ? N'importe. Indépendant de notre vie ou même n'étant que sa reproduction inconsciente, le rêve se signale comme un des phénomènes occultes les plus intéressants et les plus passionnants.

Rien qu'en vertu de sa généralité (qui de nous en est indemne) et de la facilité extrême qu'on a pour le provoquer, le rêve peut être considéré comme un des moyens les plus efficaces pour expliquer l'activité mystérieuse de notre sous-conscience.

Ce n'est cependant que dans ces derniers temps, lorsqu'on se mit à collectionner les rêves d'une façon scientifique, que nous sommes arrivés à la possession de documents des plus importants et des plus curieux, en commençant par ceux que nous apportent des ouvrages spéciaux comme celui de Greenwood et en finissant par des faits accumulés dans les périodiques occultes comme les *Annales psychiques*, les *Proceedings* de Myers, le *Philosophical Journal*, de Chicago, ou le remarquable *Borderland*, de Miss X. La psychologie peut donc enfin espérer pouvoir faire surgir quelques énigmes du monde des rêves.

Savants, romanciers, poètes, simples observateurs, tout le monde enfin y apporte sa petite obole. Combien sont éloignés ces temps où un homme *sérieux* aurait cru au-dessous de sa dignité d'enregistrer ou de publier ses rêves. C'est peut-être grâce au concours de toutes ces bonnes volontés, que la collection des rêves a de quoi émerveiller tous les esprits friands du curieux ou des étrangetés de l'imprévu.

Rappelons entre autres, ce rêve étonnant que conta tout récemment Paul Bourget dans *le Gaulois*, relatif à la mort de son ami, Léon Chapron.

En Italie, en 1880, loin de Paris, son pauvre ami lui est apparu en un rêve, gisant sur son lit de mort et autour de son cadavre les discussions s'élevaient sur celui qui devaient lui succéder dans la critique dramatique...

De retour à Paris, Bourget raconte son songe à Maupassant qui l'interrompt.

— Ne sais-tu donc pas que Chapron est gravement malade ?...

Huit jours après, Chapron était mort.,.

Que dire par exemple de la croyance aux songes de M. Chauncey Depeu, l'homme le plus pratique des Etats-Unis ? Cet ancieu ouvrier, qui en sa qualité de roi des chemins de fer américains, dispose de 100,000 employés et de plusieurs centaines de millions, avouait tout récemment qu'une partie de sa fortune lui venait des avis indiqués dans ses « rêves ».

Mais si riche que soient déjà les annales des rêves, il n'en est pas cependant beaucoup, dont l'intérêt dramatique puisse égaler celui que conte plus loin notre distingué collaborateur et ami, M. A. Bérard, député de l'Ain.

Ce qui augmente l'intérêt de son récit, c'est le fait que M. Bérard, loin de croire aux phénomènes occultes, se déclare leur adversaire absolu. La publication de son *Conte vrai* n'est du reste que le résultat d'une discussion chaleureuse engagée à la rédaction de la *Revue des Revues*, au sujet de la véracité de certaines expériences télépathiques que défendait devant nous un des professeurs de la Faculté de médecine de Paris. Tout en combattant les données de l'occultisme, M. Bérard nous conta son *rêve*, du temps où il était Procureur de la République à Lyon. Sceptiques ou croyants, nous fûmes tous tellement sous la terreur étrange de son *conte vrai*, que M. Bérard se décida à le publier dans la *Revue*. Nos lecteurs goûteront sans doute avec nous ses coïncidences bizarres, qui en font non seulement un des rêves les plus curieux, mais en même temps un morceau de littérature digne d'être placé à côté de certaines pages fantastiques de Hoffmann ou d'Edgar Poë...

UN CRIME

Conte vrai.

A cette époque, il y a de cela quelque dix ans, j'étais magistrat : je venais de terminer la longue et laborieuse instruction d'un crime épouvantable, qui avait porté la terreur dans toute la contrée : jour et nuit, depuis plusieurs semaines, je n'avais vu, en veille et en rêve, que cadavres, sang et assassinat.

J'étais venu, l'esprit encore sous la pression de ces souvenirs sanglants, me reposer en une petite ville d'eaux, qui dort tranquille, triste, morose, sans bruyant casino, sans mails-coachs tapageurs, au fond de nos montagnes vertement boisées.

Chaque jour, je quittais X..., m'égarant à travers les grandes forêts de chênes, mêlés aux hêtres et aux fayards, ou bien par les grands bois de sapins. Dans ces courses vagabondes, il arrivait parfois que je m'égarais complètement, ayant perdu de vue dans l'éclaircie des hautes futaies les cimes élevées qui me permettaient habituellement de retrouver la direction de mon hôtel.

A la nuit tombante, je débouchais de la forêt sur une route solitaire, qui franchissait un col étroit entre deux hautes montagnes : la pente était rapide et, dans la gorge, à côté de la route, il n'y avait place que pour un petit ruisseau retombant des rochers vers la plaine en une multitude de cascades. Des deux côtés, la forêt sombre, silencieuse, à l'infini.

Sur la route, un poteau indiquait que X... était à dix kilomètres : c'était ma route ; mais, harassé par six heures de marche, tenaillé par une faim violente, j'aspirais au gîte et au dîner immédiats.

A quelques pas de là, une pauvre auberge isolée, véritable halte de rouliers, montrait son enseigne vermoulue : *Au rendez-vous des amis.* J'entrai.

L'unique salle était fumeuse et obscure : l'hôtelier, taillé en hercule, le visage mauvais, le teint jaune ; sa femme, petite, noire, presque en haillons le regard louche et sournois, me reçurent à mon arrivée.

Je demandai à manger et, si possible, à coucher. Après un maigre souper — très maigre — pris sous l'œil soupçonneux et étrangement inquisiteur de l'hôtelier, à l'ombre d'un misérable quinquet, éclairant fort mal, mais répandant en revanche une fumée et une odeur nauséabondes, je suivis l'hôtesse qui me conduisit à travers un long couloir et un dur escalier dans une chambre délabrée située au-dessus de l'écurie. L'hôtelier, sa femme et moi, nous étions certainement seuls dans cette masure perdue dans la forêt, loin de tout village.

*
* *

J'ai une prudence poussée jusqu'à la crainte : — cela tient à mon métier qui, sans cesse, me fait penser aux crimes passés et aux assassinats possibles. — Je visitai soigneusement ma chambre, après avoir fermé la porte à clef : un lit — plutôt un grabat, — deux chaises boiteuses et, au fond, presque dissimulée sous la tapisserie, une porte munie d'une serrure sans clef. J'ouvris cette porte : elle donnait sur une sorte d'échelle qui plongeait dans le vide. Je poussai devant, pour la retenir si on tentait de l'ouvrir du

dehors, une sorte de table en bois blanc, portant une cuvette ébréchée, qui servait de toilette : je plaçai à côté une des deux chaises. De cette façon, on ne pouvait ouvrir la porte sans faire de bruit. Et je me couchai.

Après une telle journée, comme bien on pense, je m'endormis profondément, Tout à coup, je me réveillai en sursaut : il me semblait que l'on ouvrait la porte et que, en l'ouvrant, on poussait la table : je crus même apercevoir la lueur d'une lampe, d'une lanterne ou d'une bougie, par le trou resté vide de la serrure. Comme affolé, je me dressai, dans le vague du réveil, et criai : « Qui est là ? » Rien : le silence, l'obscurité complète. J'avais dû rêver, être le jouet d'une étrange illusion.

Je restai de longues heures sans dormir, comme sous le coup d'une vague terreur. Puis la fatigue eut raison de la peur et je m'endormis d'un lourd et pénible sommeil, entrecoupé de cauchemars.

Je crus voir, je vis dans mon sommeil, cette chambre, où j'étais : dans le lit, moi ou un autre je ne sais : la porte dérobée s'ouvrait, l'hôtelier — mon hôtelier — entrait un long couteau à la main : derrière, sur le seuil de la porte, sa femme debout, sale, en guenilles, voilant de ses doigts noirs la lumière d'une lanterne ; l'hôtelier à pas de loup, s'approchait du lit et plongeait son couteau dens le cœur du dormeur. Puis le mari, portant le cadavre par les pieds, la femme le portant par la tête, tous deux descendaient l'étroite échelle : un curieux détail, le mari portait entre ses dents l'étroit anneau qui tenait la lanterne — et les deux assassins descendaient l'escalier borgne. à la lueur terne de la lanterne. — Je me réveillai en sursaut, le front inondé d'une sueur froide, terrifié. Par les volets disjoints, les rayons du soleil d'août inondaient la chambre : c'était sans doute la lueur de la lanterne. Je me levai et m'habillai en grande hâte. En partant, je vis l'hôtesse seule, silencieuse, sournoise et je m'échappai joyeux, comme d'un enfer, de cette auberge borgne, pour respirer sur le grand chemin poudreux l'air pur des sapins, sous le soleil resplendissant, dans les cris des oiseaux en fête.

*
* *

Je ne pensais plus à mon rêve. Trois ans après, je lus dans un journal une note à peu près conçue en ces termes : « Les baigneurs et la population « de X..., sont très émus de la disparition subite et incompréhensible de « M. Victor Arnaud, avocat, qui, depuis huit jours, après être parti pour « une course de quelques heures dans la montagne, n'est point revenu à « sonhôtel. On se perd en conjectures sur cette incroyable disparition. »

Pourquoi un étrange enchaînement d'idées ramena-t-il mon esprit vers mon rêve, à mon hôtel ? Je ne sais ; mais cette association d'idées se souda plus fortement encore quand, trois jours après, le même journal m'apporta

ces lignes que voici : « On a retrouvé en partie les traces de M. Victor Ar-
« naud. Le 24 août au soir, il a été vu par un roulier dans une auberge iso-
« lée : *Au rendez-vous des amis*. Il se disposait à y passer la nuit. L'hôtelier
« dont la réputation est des plus suspectes, et qui, jusqu'à ce jour, avait
« gardé le silence sur son voyageur, a été interrogé. Il prétend que celui-ci
« l'a quitté le soir même et n'a point couché chez lui. Malgré cette affirma-
« tion, d'étranges versions commencent à circuler dans le pays. On parle
« d'un autre voyageur — d'origine anglaise — disparu il y a six ans. D'au-
« tre part, une petite bergère prétend avoir vu la femme de l'hôtelier, le
« 26 août, lancer dans une mare cachée sous bois des draps ensanglantés.
« Il y a là un mystère qu'il serait utile d'éclaircir. »

Je n'y tins plus et, tenaillé par une force invincible qui me disait malgré moi que mon rêve était devenu une réalité terrible, je me rendis à X...

A X..., les magistrats saisis de l'affaire par l'opinion publique, recherchaient sans donnée précise. Je tombai dans le cabinet de mon collègue, le juge d'instruction, le jour même où il entendait la déposition de mon ancienne hôtelière. Je lui demandai la permission de rester dans son cabinet pendant cette déposition,

En entrant, la femme ne me reconnut pas très certainement : elle ne prêta même nulle attention à ma présence.

Elle raconta que, en effet, un voyageur, dont le signalement ressemblait à celui de M. Victor Arnaud était venu, le 24 août au soir, dans son auberge, mais qu'il n'y avait point passé la nuit. Du reste, avait-elle ajouté, il n'y a que deux chambres à l'auberge et, cette nuit-là toutes deux ont été occupées par deux rouliers entendus dans l'instruction et reconnaissant le fait.

Intervenant subitement : « Et la troisième chambre, celle sur l'écurie ? » m'écriai-je.

L'hôtelière eut un brusque tressaillement et parut subitement, comme en un soudain réveil, me reconnaître. Et moi, comme inspiré, avec une audacieuse effronterie, je continuai : « Victor Arnaud a couché dans cette troi-
« sième chambre. Pendant la nuit, vous êtes venue avec votre mari, vous
« tenant une lanterne, lui un long couteau ; vous êtes montés par l'échelle
« de l'écurie, vous avez ouvert une porte dérobée qui donne dans cette
« chambre : vous, vous êtes restée sur le seuil de la porte, pendant que
« votre mari est allé égorger son voyageur, afin de lui voler sa montre et
« son portefeuille. »

C'était mon rêve de trois années que je racontais : mon collègue m'écoutait ébahi : quant à la femme, épouvantée, les yeux démesurément ouverts, les dents claquant de terreur, elle était comme pétrifiée.

« Puis, tous deux, ajoutai-je, vous avez pris le cadavre, votre mari le te-

« nant par les pieds, vous le tenant par la tête ; vous l'avez ainsi descendu « par l'échelle. Pour vous éclairer, votre mari portait l'anneau de la lanterne « entre ses dents. »

Et alors, cette femme terrifiée, pâle, les jambes se dérobant sous elle : « Vous avez donc tout vu ? »

Puis farouche, refusant de signer sa déposition, elle se renferma dans un mutisme absolu.

Quand mon collègue refit au mari mon récit, celui-ci, se croyant livré par sa femme, avec un affreux juron : « Ah ! la c..., elle me le paiera ! »

Mon rêve était donc bien devenu une sombre et terrifiante réalité.

Dans l'écurie de l'hôtel, sous un épais tas de fumier, on retrouva le cadavre de l'infortuné Victor Arnaud et, à côté de lui, des ossements humains, peut-être ceux de l'Anglais disparu six ans auparavant dans des conditions identiques et tout aussi mystérieuses.

***

Et moi, avais-je été voué au même sort ? Durant la nuit où j'avais rêvé, avais-je réellement entendu ouvrir la porte masquée, avais-je réellement vu de la lumière par le trou vide de la serrure ? Ou bien, tout n'avait-il été que rêve, imagination et lugubre pressentiment? Je ne sais, mais je ne puis songer sans une certaine terreur à l'auberge louche perdue le long du grand chemin, au milieu des grands bois de sapins, et jurant si étrangement avec la belle nature, avec le ruisseau aux cascatelles murmurantes, dont les gouttelettes étincellent comme des diamants au soleil. ALEXANDRE BERARD.

MORIBONDS, VOYANTS ET PROPHÈTES

A quel monde appartiennent les moribonds ?

Appartiennent-ils au monde terrestre ou au monde d'outre-tombe?

Il semble qu'un grand nombre d'entre eux appartient déjà à ce dernier monde, c'est-à-dire au monde spirituel.

Leurs facultés, en dépit de la maladie qui les affaiblit, deviennent en quelque sorte plus subtiles, plus aiguisées.

Il y a tel moribond qui lorsqu'il était en bonne santé, était un homme des plus ordinaires, d'une intelligence des plus médiocres ; le voilà pris tout d'un coup d'une maladie d'une certaine gravité, il est obligé de s'aliter, il languit plusieurs semaines, puis une crise survient et le médecin le considère comme perdu.

Le malade lui-même sent que sa fin approche, il devient d'une loquacité singulière, il ne cesse de parler, parfois même on dirait qu'il s'entretient avec des personnes invisibles.

En effet, il est devenu un véritable voyant, il voit son lit de mort entouré d'une foule d'anciennes connaissances dont aucun des assistants n'aperçoit les figures parce qu'elles sont de purs esprits.

Le moribond cause familièrement avec ses amis d'autrefois, tandis que le médecin et les parents qui l'entourent ont la persuasion, la conviction qu'il est en état de délire.

Les moribonds dont les facultés s'aiguisent au moment où ils vont abandonner la terre, deviennent les uns des voyants, les autres des prophètes.

Les prophéties des moribonds prophètes ne sont pas prises au sérieux par ceux qui assistent à leurs derniers moments, on ne les regarde que comme le signe précurseur du triste événement qu'on redoute.

« C'est fini, disent-ils, le pauvre homme n'a plus sa tête, il est perdu. » Le moribond, effectivement, ne tarde pas à rendre le dernier soupir.

Mais quelques jours, quelques semaines, quelques mois même après sa mort, on est étonné de voir sa prédiction s'accomplir. Ce moribond que l'on disait n'avoir plus sa tête avait parlé en vrai prophète, en homme qui lisait clairement dans l'avenir.

J'ai lu dernièrement dans l'excellente revue anglaise *Light*, un fait qui confirme pleinement ce que je viens de dire des moribonds.

Une jeune fille était à son lit de mort ; au moment d'expirer elle prédit à sa mère, qui éclatait en sanglots, qu'elles se reverraient bientôt. Elle lui dit cela naïvement et simplement en manière de consolation.

Or sa mère était une forte femme qui jouissait d'une robuste santé.

La jeune fille mourut et moins d'un mois après, sa mère qui ne s'était jamais aussi bien portée, fut prise d'une maladie accidentelle et elle ne tarda pas à rejoindre l'aimable enfant qu'elle regrettait.

Les moribonds seuls ne sont pas des voyants et des prophètes ; il est plus d'une personne qui a bonne envie de vivre et qui cependant se trouve être voyante ou prophète.

Un de mes camarades de collège me contait que sa grand'mère était une voyante. Elle habitait dans une commune rurale, une jolie maison qui avait appartenu à sa famille pendant plus de deux siècles.

Derrière la maison se trouvait un vaste jardin, avec des massifs et de jolis parterres.

La grand'maman de mon camarade racontait à son petit fils, que dans des instants de crise qui lui survenaient tout d'un coup, sans que rien ne put

les faire prévoir, elle voyait ses grands parents à elle, se promener dans ce même jardin où ils s'étaient prélassés de leur vivant.

Hommes et femmes se sentaient heureux de circuler au milieu des fleurs ou de causer à l'ombre des massifs, assis sur des chaises, comme s'ils appartenaient encore à la vie terrestre. Cela durait tantôt un quart d'heure, tantôt une demi-heure, tantôt une heure ou un peu plus, selon la durée de la crise de la bonne grand'mère.

Cette excellente dame était convaincue que l'on ne meurt pas ; on se dépouille de son corps comme d'un vêtement usé ou incommode, disait-elle, on continue à vivre, voilà tout.

Elle croyait qu'on est bien plus heureux, bien plus à son aise quand on est débarrassé de sa guenille charnelle, que quand on la traîne partout avec soi.

Telle était la conviction fortement enracinée de la grand'mère de mon camarade de collège ; il est de la prudence la plus élémentaire, quand on est doué du don de voyance, ou du don de prophétie, de ne pas trop s'en vanter ; il vaut mieux le dissimuler et le garder pour soi.

Dans notre siècle sceptique, être voyant ou prophète c'est s'attirer une mauvaise note ; on vous montre du doigt.

« Voyez-vous cet homme là, s'écrie un adorateur du dieu Voltaire, c'est « un parfait crétin ; il est toqué, architoqué, dit sentencieusement un autre « *ejus dem farinæ.* » Et l'on parle de vous claquemurer et de vous soumettre au régime des douches (1).

Soyez donc prudents, ô vous qui êtes des voyants ou des prophètes ; nous sommes en l'an de grâce 1895, à une époque de l'histoire de l'humanité, où ceux qui, il y a deux mille ans on comblait d'honneurs et que l'on confondait avec les dieux, ne servent plus qu'à encombrer les établissements d'aliénés.

Gardez-vous bien de laisser seulement soupçonner ou entrevoir le don merveilleux dont vous êtes pourvu, une terrible sentence des implacables pontifes d'Esculape, et une longue captivité, ne tarderaient pas à vous en faire repentir.

Il est dangereux de voir plus clair, d'avoir la vue plus perçante et de savoir mieux lire dans l'avenir, que quantité de doctes qui enseignent et pratiquent une science aussi bornée que leur intelligence.

HORACE PELLETIER.

Conseiller d'arrondissement, officier d'Académie,
à Candé par les Montils (Loir-et-Cher).

(1) Un abonné, qui par raison vénère Voltaire, va répondre à M. H. Pelletier.

VOYAGE AUX INDES NÉERLANDAISES

Journal la *Géographie*, du 25 septembre 1895.

L'amour des parents pour leurs enfants et *vice versa* n'est pas très profond ; les filles surtout sont plus estimées.

A la mort d'un Battak Karou, sa veuve devient la propriété de son frère aîné ou d'un autre membre de la famille, souvent même de son beau-fils.

Le Karou tient beaucoup plus à sa liberté et à son indépendance que le Toba ou Timor. Il a peu d'égards pour ses chefs et exécute rarement leurs ordres. Si un prince ne plaît pas aux Karous, ils le chassent tout simplement et le remplacent immédiatement. Cet esprit démocratique, qui n'admet pas les actes arbitraires de l'un d'eux, même pas du chef, a contribué beaucoup à l'institution de l'*adat*.

Quoiqu'il n'ose pas toujours avouer sa superstition, le Battak hésite à tuer le tigre, craignant que l'âme de l'un de ses ancêtres ne loge dans le corps de cet animal.

Il prétend qu'il est très difficile d'être heureux après cette vie si la famille du défunt ne fait point des sacrifices considérables pour son bonheur.

L'âme du défunt entreprend un long voyage et il se passe des années avant qu'elle n'arrive aux portes du ciel (*hosonangou*). Cette âme doit passer sur un pont jeté sur un profond ravin. Le voyage vers ce pont, qui peut durer fort longtemps, n'est pas dangereux, mais la difficulté commence en cet endroit.

C'est à la tête du pont qu'il est décidé si elle peut passer ou non, et ceci dépend des sacrifices faits au *begou* (divinité) par les parents survivants.

Le pont est très long et très étroit ; il est impossible de passer sans le secours du *begou*. C'est pour cette raison qu'il s'agit de le disposer favorablement et de gagner ses bonnes grâces pour l'âme du défunt, qui, autrement, risque fort à tomber dans le précipice qui s'appelle *louny* (endroit sauvage ou creux) semblable à ce que nous entendons par *enfer*.

En cet endroit, l'âme du défunt passe au bout d'un certain temps sous forme de mauvais esprit dans le corps d'un animal, le plus souvent d'un tigre, quelquefois aussi d'un ours, d'un serpent, etc., mais toujours un animal féroce.

Le Battak ne se décide donc à tuer un tigre, que lorsqu'il peut justifier son acte vis-à-vis de l'esprit qui habite cet animal, c'est-à-dire dans le cas où le tigre a dévoré un bœuf ou un homme dans son Kampong.

C'est dans ce cas seulement que le sang du tigre peut être versé, la loi battak disant :

« Celui qui doit de l'or doit payer avec de l'or ; celui qui doit du sang doit payer avec du sang. »

Déjà dans le choix des armes, on reconnaît la superstition. Le Battak se servira de préféreece d'un fusil ou d'une lance *antouwa*, c'est-à-dire ayant servi déjà souvent à tuer des animaux. S'il peut se procurer une balle ayant déjà tué un tigre, il n'en est que plus content. Ces sortes de balles *antouwa* se vendent jusqu'à 5 francs chacune.

Mais la plupart du temps le tigre est tué avec un *potny* (espèce de fusil automatique). Le Battak a soin que le tigre ne s'aperçoive point que le fusil ait été touché par la main d'un homme. A cette fin, il frotte le fusil et le support avec des feuilles fraîches et afin que le tigre ne sente pas la poudre; il recouvre la bouche du canon d'une feuille.

L'animal tué, on le transporte au kampong où les jeunes filles offrent une bouchée de siri aux porteurs. Des hommes battant du *gandang* (espèce de tambour) suivent le cortège, qui est bientôt entouré par les curieux, accourus même des villages voisins pour assister à la fête.

On s'arrête devant la maison du *houloubalang*. On place une planche sur quatre pieux et l'on y dépose le tigre de telle manière que les pattes droites de derrière et de devant pendent d'un côté de la planche et les pattes gauches de l'autre ; la tête est soutenue par un bâton, la gueule est tenue ouverte par un morceau de bois ; la queue est attachée à un autre bâton, afin qu'elle reste tendue horizontalement.

Le *houloubalang* prend ensuite une torche allumée et brûle les moustaches de l'animal, afin que les poils ne puissent servir de poison.

On dépose les offrandes sur des nattes étalées par terre devant le tigre. Elles consistent en encens, du poisson sec, du sel, du gingembre, du riz, du sagou et du siri. Le fusil y est placé avec le canon dirigé vers le tigre, afin que le pouvoir surnaturel de cette arme ne disparaisse point.

Le *sibaso* (prêtre païen) s'assied sur la natte près de l'encensoir en tenant ses mains dans la fumée et adressant les paroles suivantes au *begou* :

— O grand-père ! je me prosterne devant toi ! Je te vénère ! Toi, dominateur de la terre, ne t'effraie point ! Ne te mets pas en colère. Je t'invite à sortir de ta demeure et à t'approcher de cet encensoir que je soulève de mes dix doigts.

L'encensoir est déposé parce que l'on suppose que le begou est déjà là. Le prêtre lui explique pourquoi le tigre a été tué.

Enfin le prêtre prend un peu de toutes les offrandes déposées sur la natte

devant le tigre, en mange quelques miettes et jette le reste par terre sur le fusil et sur le tigre, en prononçant encore quelques paroles.

Le gandang se fait de nouveau entendre et les assistants, munis de leurs lances et de leurs boucliers, exécutent une danse, pendant laquelle ils s'approchent de temps en temps de l'animal pour lui porter un coup de lance dans la tête.

Cette danse dure des heures et ne cesse que lorsque les danseurs tombent de fatigue.

FRAGMENTS DE VÉRITÉS OCCULTES (1)

CHAPITRE IV

ÉVOLUTION DE L'HOMME (*suite*).

Nous allons maintenant traiter de l'évolution humaine sur cette planète que nous habitons, et nous en donnerons une explication plus détaillée que celle qui a rapport à toute la cosmogonie. Notre carrière sur les planètes précédentes, ou dans la série descendante est finie pour le présent, et les souvenirs qui nous en restent, sont trop peu de chose pour que les détails qui s'y rapportent puissent nous intéresser.

Les phénomènes du monde qui nous entoure et la période actuelle ont au contraire pour nous un intérêt pressant. Sans doute nous voudrions bien obtenir des explications des conditions qui les ont amenés et des résultats auxquels ils tendent, et cela avec les plus grands détails. Une pareille explication des phénomènes qui ont précédé et qui suivront notre vie actuelle demanderait, pour être intelligible, la connaissance de toutes les lois non comprises dans les phénomènes physiques qui sont familiers. Bref, il est tout aussi difficile de comprendre l'infiniment petit que l'infiniment grand dans la Nature.

Néanmoins, de même que nous avons expliqué, d'une façon générale, les principes de l'évolution agissant dans la série de mondes dont notre terre fait partie, nous pourrons aussi expliquer, d'une manière suffisamment claire, les procédés de l'évolution tels qu'ils se présentent sur cette planète. Les proportions sont moins énormes : d'où il résulte que les détails en deviennent plus facilement intelligibles.

Dès le commencement la doctrine occulte souligne pour ainsi dire l'uniformité des agissements de la Nature par rapport au développement de

(1) Voir la *Revue* de septembre 1895.

l'homme sur la terre. L'aspect général du dessin est le même que celui qui a rapport à toute la chaîne des mondes. Les détails intérieurs de ce monde sont les mêmes que les détails intérieurs de cet organisme plus vaste dont la terre est une unité. Cela veut dire que le développement de l'humanité sur terre, a lieu par vagues successives qui correspondent aux mondes successifs de la grande chaîne planétaire.

Le grand courant de vie humaine, comme nous l'avons expliqué, se meut par vagues successives. Quant aux développements primitifs de l'humanité, il est urgent de se rappeler que les unités individuelles qui forment la totalité de chaque parcours de la grande chaîne, sont identiquement les mêmes pour ce qui concerne leurs principes les plus élevés, c'est-à-dire que les individualités présentes sur la terre lors du premier parcours, après avoir traversé toute la série de mondes, y reviennent pour le second parcours et ainsi de suite.

Mais ce qui importe de remarquer, c'est que, dans un tel parcours, chaque unité ne se borne pas à traverser une planète, puis à passer à la suivante. Avant de quitter une planète la monade doit y vivre dans différentes races. La Nature travaille à l'exécution du dessein qu'elle se propose par une série de parcours des différents mondes ; dans chaque monde le développement de l'humanité est atteint par une série de races surgissant successivement dans chaque monde à son tour.

Pour plus de clarté, nous donnerons maintenant les nombres qui ont rapport à l'évolution de notre doctrine.

Nous aurions agi prématurément, si nous avions commencé par là ; mais maintenant que l'idée d'une chaîne de mondes, et d'une évolution vitale sur chacun d'eux par une série de renaissances est admise, l'examen des lois à l'œuvre sera grandement facilité par l'énoncé du nombre exact de mondes, de parcours et de races nécessaires pour atteindre le but auquel le système est destiné.

Tout le système est aussi certainement limité en durée que la vie d'un homme. Il est assez probable qu'il n'est pas limité à un nombre d'années irrévocablement fixé dès le commencement, mais tout ce qui a eu un commencement doit toujours avoir une fin. La vie d'un homme ordinaire est une période définie et la vie d'un système de mondes a une fin déterminée. Les immenses périodes de temps d'un système de mondes confondent l'imagination, mais elles sont néanmoins mesurables ; elles se subdivisent en différentes sous-périodes dont le nombre est exactement fixé.

Les évolutions des races humaines sont au nombre de sept, et le nombre de mondes qui composent la chaîne est aussi de sept. Les occultistes savent que cela est un fait et ils en ont tout autant de certitude que les savants

ordinaires quand ils disent que le spectrum se compose de sept couleurs et l'échelle musicale de sept tons. Il y a sept règnes dans la nature, et non pas trois, comme la science moderne les a imparfaitement classifiés.

L'homme appartient à un règne essentiellement distinct de celui des animaux et ce règne comprend des êtres d'une plus haute organisation que celle que nous connaissons. Inférieurs au règne minéral, il y a trois autres règnes que la science d'Occident ignore, mais nous ne nous y arrêterons pas maintenant.

Nous n'en faisons mention que pour montrer la régularité de la division descendante de la nature.

L'homme est évolué, il est produit dans une série de parcours autour de la série de mondes, et les destinées de notre système ne seront accomplies qu'après que sept de ces parcours auront eu lieu. Le parcours actuel est le quatrième. La connaissance précise de ceci est importante, parce que chaque parcours est spécialement affecté à la prédomination de l'un des sept principes de l'homme et dans l'ordre régulier de leur gradation ascendante. Mais voilà encore un point, qui pour le moment, ne peut que simplement être indiqué.

Une unité individuelle, arrivant dans un parcours pour la première fois sur une planète, doit traverser sept races avant de passer à la planète suivante ; et chacune de ces races occupe la terre pendant un espace de temps considérable. Nos anciennes idées du temps et de l'éternité, émanées des obscures religions de l'Occident, ont causé de singulières habitudes pour la réflexion concernant la durée de ces périodes.

Nous parlons couramment de l'Eternité, et puis, passant à un autre point de vue, il ne vous répugne pas de parler de quelques milliers d'années ; mais dès qu'il s'agit du nombre précis d'années comprises dans des groupes intermédiaires, les théologiens de l'Occident sont assez illogiques pour regarder de tels nombres comme absurdes.

La grande majorité de l'humanité actuellement sur la terre, appartient à la cinquième du quatrième parcours. Il y a des exceptions dont nous ne parlerons que plus tard.

L'évolution de la cinquième race a commencée il y a environ un million d'années. Le professeur James Geikie, dans un livre très intéressant d'ailleurs « le Grand age de la glace », sans tenir compte aucunement des six mille ans de la Bible, fait remonter l'âge de l'humanité à travers plusieurs périodes glaciales, jusqu'à plus de cent mille ans. Et pourtant, que signifie ce calcul, comparé aux faits que révèle la Science occulte. Il est nécessaire que le lecteur, en s'occupant de notre cosmogonie, qui ne fait

pas entrer l'Eternité en ligne de compte, se prépare à des périodes qui embrassent des millions d'années en nombre très considérables.

Chacune des sept races qui forment un parcours, c'est-à-dire qui apparaissent sur la terre successivement pendant qu'une des grandes vagues de l'humanité s'y trouve, se subdivise aussi. S'il en était autrement, les existences actives de chaque unité humaine ne seraient que peu nombreuses et séparées par de longs intervalles. Chaque race est partagée en sept sous-races et chaque sous-race a sept branches.

A chaque parcours de la chaîne des mondes, chaque unité individuelle humaine doit passer, durant son séjour sur la terre, par chacune des races précitées. En y réfléchissant bien, cette nécessité doit moins surprendre l'intelligence qu'une hypothèse qui admettrait un nombre moins grand d'existences.

Quel que soit en définitive, le nombre d'existences de chaque unité individuelle pendant son séjour sur la terre, durant un parcours, qu'il y en ait peu ou beaucoup, il ne saurait passer outre, à de rares exceptions près, que lorsque le moment est venu où la vague humaine doit se porter en avant. On peut se faire une idée du temps pendant lequel une vague humaine occupe la terre, lorsqu'on sait que notre race actuelle, qui est la cinquième et qui n'est pas près de finir, a commencé il y a environ un million d'années ; il est donc fort à désirer que la Nature trouve à nous occuper dans l'intervalle. Le temps occupé par la vie physique, pour chaque unité individuelle, ne peut donc représenter qu'une minime fraction du temps qui doit s'écouler entre son arrivée ici et son départ pour une autre planète. La majeure partie du temps, est donc passée, dans ces conditions subjectives d'existence, qui appartiennent au « monde des Effets », ou terre spirituelle attachée à la terre physique où se passe notre existence objective.

Le caractère de l'existence sur la terre spirituelle, doit être comparé à celui des existences qui s'écoulent sur la terre physique, les seules dont il ait été question dans l'énumération des incarnations de races. Il est essentiel de se rappeler, qu'après chaque existence physique, l'unité individuelle a une période d'existence dans le monde spirituel correspondant. L'usage fait des circonstances qui se sont présentées durant la vie physique, détermine les conditions dans lesquelles se passe la vie spirituelle, et c'est pour cela que souvent la terre spirituelle est nommée le Monde des Effets, et par conséquent notre monde actuel, le Monde des Causes.

Dans les *Fragments de Vérités occultes* précédents, nous avons expliqué les sept principes de l'homme et ce qui du monde des Causes passe dans celui des Effets.

L'unité individuelle, ou monade spirituelle, passe nécessairement dans

la condition spirituelle, mais la partie de la personnalité qui vient de se dissoudre et qui la suit, dépend de la manière dont la personne a vécu.

La période, passée dans le monde des effets et dont la durée est énorme comparée à la vie physique, correspond donc à la vie éternelle, ou, au Ciel de la théologie ordinaire. Comparant maintenant les enseignements de la théologie ordinaire avec ceux de la Science occulte, nous voyons que la première n'admet qu'une existence physique, suivie d'une existence spirituelle infinie, tandis que les commencements de la Science occulte nous montrent déjà que la vie physique de la théologie n'est qu'une minime part de l'expérience de l'entité durant sa connexion avec une branche de sous-race, au nombre de sept dans chaque sous-race ; il en existe sept dans chaque race inférieure.

Donc, sept races composent une race primitive, tandis que chaque vague humaine se subdivise en sept races primitives, et que, sept vagues humaines doivent occuper la Terre pour que la Nature atteigne le but qu'elle se propose — et c'est cette partie microscopique de l'existence, dont il a été question ci-dessus, que la théologie considère comme l'Eternité, c'est-à-dire plus que la partie dont la Science occulte rend compte.

Avant d'aller plus loin, il nous faut prévenir nos lecteurs, que nos explications, tout en étant parfaitement exactes, ne disent pas tout ; ils ne pourront parvenir à savoir le nombre des existences qu'une entité passe sur la terre, chaque fois qu'elle y retourne avec une vague humaine, qu'en prenant simplement le cube de 7.

Le fait est, qu'il s'agit d'un mystère que les maîtres de la science occulte ne croient point devoir divulguer maintenant.

S'il ne s'agissait que d'une existence dans chaque branche, le nombre total serait évidemment 343, mais le total véritable est plus élevé, quoique loin de la somme qu'on obtiendrait en multipliant ce chiffre par sept. Il s'agit ici, de quelques mystères dans les détails, leur explication serait maintenant prématurée.

La loi méthodique qui conduit chaque entité individuelle humaine au travers de l'évolution que nous avons décrit, n'empêche pas que dans un cas donné l'annihilation menace les entités personnelles de ceux qui s'adonnent à des affinités ignobles, La distribution des sept principes, lors de la mort, le prouve suffisamment ; mais, les preuves que nous en donnerons plus tard, rendront la chose encore bien plus claire.

L'entité permanente est celle dont l'existence se continue à travers toutes les séries de vies, non pas seulement à travers les races de la vague humaine actuelle, mais aussi à travers les autres vagues et les autres mondes.

En somme, un jour viendra — quoique seulement après un nombre d'an-

nées immense — où nous retrouverons le souvenir de toutes ces vies, qui alors nous feront l'effet d'autant de jours. Les restes astrals dont l'entité spirituelle se dépouille, à chaque passage dans le Monde des effets, a une existence propre plus ou moins consciente, tout à fait séparée de l'entité spirituelle à laquelle elle a été unie. L'intensité de cette conscience varie dans d'assez larges limites ; elle devient presque nulle pour la personne dont la vie a été vertueuse et spirituelle au suprême degré. Elle atteint le plus haut degré d'intensité, lorsque les principes astrals absorbent tous les souvenirs et toutes les affinités de la personne vivante.

Le sort des restes astrals a soulevé bien des discussions, dans ces derniers temps ; mais il s'agit, maintenant surtout, d'appeler l'attention du lecteur sur la double conscience, car la compréhension de ce qui a lieu, dépend entièrement de la compréhension de ce mystère.

On démontre, aux élèves de la Science occulte, la possibilité de la double conscience en la développant pratiquement pendant la vie ordinaire, c'est-à-dire, en exerçant les facultés clairvoyantes intérieures sur des objets appropriés, et les sens physiques avec les facultés intellectuelles qui s'y rapportent, sur des sujets différents.

Il est rare que la double perception se développe naturellement, et même dans ce cas, elle a trop peu d'intensité pour pouvoir être analysée. Néanmoins, la possibilité de la double conscience peut facilement être admise par l'imagination, et si on y réfléchit davantage, il n'est pas difficile de comprendre comment, un individu tel que nous l'avons connu, peut lors de la mort se dédoubler en deux individus conscients, dont aucun n'est une nouvelle création, mais qui, chacun, sont distinctement conscients (pour autant que la conscience elle-même est distincte) de leur identité avec l'entité physique dont la vie vient de finir....

L'appréciation correcte de tout ceci explique les passages qui, dans les écrits occultes, semblent se contredire en attribuant des destinées si différentes à l'entité humaine.

Elle nous permet, de plus, de comprendre le plan général de l'évolution humaine et toute l'immense fantasmagorie de l'existence au travers de laquelle passent les principes résistants qui constituent notre individualité supérieure ; elles nous permettent d'examiner les sentiers de développement supramatériel, suivis par les intermédiaires de notre nature, après s'être séparés des principes transitoires dont l'action est de si peu de durée et qui se composent des éléments physiques de notre terre.

Le phénomène de la double conscience contient le mystère dont dépend la continuité de notre existence supérieure ; il y a sans doute, bien des gens qui trouvent qu'il est absurde de dire qu'une personne vivante dont

la mémoire s'arrête à son enfance, est la même que telle autre personne d'une nationalité différente qui a vécu il y a plusieurs milliers d'années, ou la même qui apparaîtra da nouveau après un laps de temps pareil et dans des circonstances tout à fait différentes.

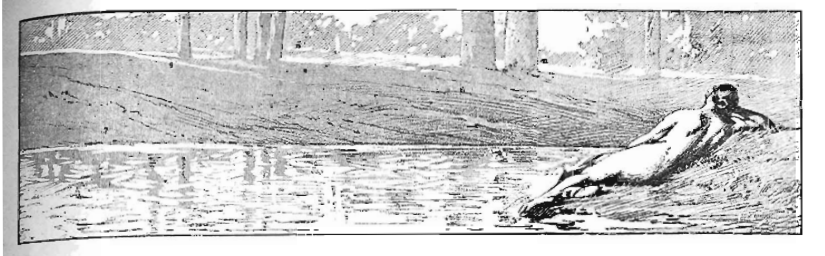
De ses deux éléments de double conscience, il n'en est qu'un qui reste immutable ; l'autre n'est que l'efflorescence temporelle du premier.

Le sentiment : *Je suis Moi*, est le même pendant ces trois vies et pendant les centaines d'autres existences qu'elle doit passer, car ce sentiment est bien plus profondément enraciné que celui qui dit : « *Je suis John Smith*, ayant telle taille, pesant tant de kilos. possédant tels biens et telles relations. Il est facile d'imaginer que John Smith, faisant tel héritage, changeant de nom de temps en temps, se remariant toutes les deux générations, gagnant et perdant des fortunes et changeant ses occupations du tout au tout, ait oublié dans quelques milliers d'années toutes les circonstances de la vie actuelle de John Smith, absolument comme si cette existence n'avait jamais eu lieu.

Et si l'imagination peut se représenter tout cela, qu'est-ce qui est incompréhensible dans la continuité individuelle d'une vie *intermittente* interrompue et renouvelée à des intervalles réguliers, variée par des passages dans une condition d'existence plus pure ?

(*A suivre.*)





VISION INATTENDUE D'UN FRÈRE

Creczelokwa, le 10 août 1389. Soli DEO Gloria !

Cher Monsieur Leymarie,

J'entends souvent dire à MM. les matérialistes, positivistes et incrédules : « Le spiritisme n'est que de l'hallucination, de la mystification, de la jon- « glerie ! il est bien étonnant que vous, M. Kronhelm, après avoir fait de « sérieuses études à l'Ecole polytechnique de Zurich, à l'Université de Dor- « pat, vous vous occupiez à décrire des phénomènes provenant de l'hallu- « cination et de trop vives imaginations !

« Cette série de phénomènes dits spirites, n'est-elle pas contraire à la « saine raison et au véritable progrès des nations civilisées ? La typtologie, « la psychographie ne peuvent-elles pas être regardées comme des super- « cheries ?

A cela je réponds : « Le spiritisme donne la démonstration expérimen- « tale de la vie future ; et son argumentation se base sur des faits indé- « niables. Les faits qu'il invoque sont à l'abri de tout soupçon et l'interpré- « tation qu'il en propose est conforme à l'esprit de la science.»

Les adeptes du spiritualisme moderne ne sont point une quantité négligeable ; de nos jours, dans leurs rangs, il y a des étoiles scientifiques de première grandeur telles que : Fechner, Zollner, William Crookes, Walter Jochnick, Russell Wallace, Eugène Nus, Aksakoff et tant d'autres. Ils ont étudié et écrit sur ces phénomènes et démontré clairement qu'ils étaient d'un ordre intelligent, et qu'on ne pouvait trouver leur explication que dans l'existence et dans l'intervention des esprits désincarnés, habitants de l'au-delà.

Toutes les religions, avides de superstitions et de croyances incompréhensibles, ont trouvé en elles le secret de leur force et les éléments de leur vitalité ; leur poésie vient de l'affirmation théorique et pratique de la survivance de l'âme.

Le spiritisme a pour devoir de donner des preuves matérielles de l'individualité de cette âme, après son affranchissement de l'enveloppe maté-

rielle ; en montrant sa constante force fluidique, ne prouve-t-elle pas son immortelle intelligence ?

Pourquoi les savants matérialistes refusent-ils d'étudier la doctrine spirite et les phénomènes. Pourquoi cet entêtement et cet orgueil à l'égard d'une nouvelle science ?

Des millions de problèmes sont-ils résolus, uniquement, parce qu'on se détourne d'une étude vaste et difficile ?

Comment expliquer sans la doctrine spirite, le fait suivant que je constatai pendant mes études à l'Ecole polythecnique de Zurich (Suisse), au moment où, sain de corps et d'âme, j'étais uniquement préoccupé de mes études de chimie organique ?

C'était en 1883, le 14 novembre ; j'étais au deuxième cour de chimie et j'habitais chez une vieille veuve, Mme Wild Luthi, Muhlebachstrasse n° 8.

La maison où je logeais se trouvait sur la rue, mais entourée de chaque côtés par des petits jardins ; et pour cette raison, elle se trouvait à l'écart des autres maisons ; le quartier Ricesbach est peu animé, et dans ma chambre, au premier, je pouvais travailler en paix et me préparer aux examens semestriels.

Ce jour-là, j'étudiai, je me le rappelle bien, la « Chimie des dérivés du benzol », selon le cours du célèbre professeur Victor Meyer. Ma pensée était donc absorbée par l'étude des corps : Azo-benzol $C_6H_5 — N= N-C_6H_5$ et Diazobenzol $C_6H_5 — N = N-Ce$, et la réduction de la Nitrobenzol $C_6H_5NO_2$ en amido benzol ou l'Aniline $C_6H_5NH_2$.

Comme il commençait à faire sombre, pour mieux voir et finir plus vite le groupe commencé, je m'assis près de la fenêtre.

Tout à coup j'entendis un bruit, comme si quelqu'un dans ma chambre, remuait des papiers froissés. Je levai la tête machinalement et je vis, sur l'armoire qui se trouvait devant moi, la reproduction d'un visage humain.

Très étonné, je tâchai de mieux regarder, et je vis très distinctement le visage de mon frère Antoine, qui se trouvait dans ce moment à l'Ecole agricole de Dublany (Autriche, Galicie).

Je me levai, m'avançant plus près de l'armoire, mais tout disparut brusquement. Saisi de peur, j'allumai la lampe et je courus chez Mme Wild-Luthi pour lui raconter le sujet de ma frayeur.

Cette dame me tranquillisa me disant que c'était une hallucination de mon esprit surmené par le travail continuel de la pensée.

Je n'y pensai plus, et le même jour et les jours suivants je me préparai à mes « répétoriums ».

Huit jours après, Miss Louise Bleule, mon ancienne institutrice d'anglais vint me voir à l'école cantonale de Zurich :

Plus tard, elle fut institutrice de ma sœur Hélène à Boguslav, (gouvernement de Kieff). Elle me demanda s'il y avait longtemps que j'avais reçu des nouvelles de mes parents ? je lui répondis que je leur avais envoyé deux lettres, que j'attendais depuis longtemps une réponse ; cela m'étonnait, car mes parents m'écrivaient très régulièrement.

Elle me dit alors : « Vos parents sont très à plaindre, car un malheur vient de leur arriver ! Votre frère Antoine vient de mourir subitement à Dublany !

Comment? m'écriai-je bouleversé, il est mort? et quand ? — « Le 14 novembre me dit-elle, et comme preuve, voici une lettre reçue de votre sœur Hélène. »

Cette lettre affirmait le fait ; j'eus alors la certitude que le visage de mon frère Antoine, que j'avais vu ce jour du 14, n'était pas une hallucination.

C'était un avertissement donné par mon frère au moment de sa désincarnation, pour me servir de preuve, en même temps, que tout ne finit pas avec notre vie terrestre.

Quelques jours plus tard, je rencontrai l'abbé Lochbrunner, curé, vieux catholique de la paroisse de Zurich, un très brave homme, humble, charitable, désintéressé, toujours prêt à porter secours aux malheureux ; dans ses sermons il faisait une guerre acharnée aux athées et aux matérialistes.

Comme il connaissait très bien mon frère Antoine, je lui fis part de son décès et lui relatai l'apparition que j'avais eue.

L'abbé resta pensif pendant quelques minutes, et me dit ensuite : « Mon cher Monsieur Kronhelm, nous croyons à l'existence d'un Être Suprême, à l'existence d'une âme et à la vie future. Qu'y a-t-il donc d'étonnant, que vous ayez vu le visage d'Antoine, et cela, juste au moment de son décès à Dublany ? — Mais entre notre vie terrestre et la vie d'outre-tombe, il y a plus de rapports que vous ne pensez,dont vous ne vous doutez même pas.

« Ce fait d'apparition,quoique très intéressant n'est cependant point isolé ; j'en ai vu et entendu raconter par des personnes très dignes de foi, une telle quantité que si je voulais les relater, cela prendrait trop de temps : Soyez persuadé, cher M. Kronhelm, que cette apparition de votre frère est de sa part un signe de grande affection et d'attachement pour vous. »

Telle fut la réponse de cet excellent homme, de ce vrai serviteur de Dieu.

Homme de sciences, physiciens, médecins, physiologistes, ne parlez pas d'hallucination et de mystification, car il s'agit bien d'après tant de recherches, d'une science que vous ne connaissez pas. Etudiez tout d'abord, la

doctrine du Maître Allan Kardec et les phénomènes sur lesquels elle est basée :

Avec l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

JOSEPH DE KRONHELM

LA FIN DU CONGRÈS SPIRITE A MILAN

Nous lisons dans *La Sera*, du 4 septembre 1895, de Milan : « Nous avons suivi le Congrès spirite, inauguré samedi, rue Valpetrosa, 5, sur l'initiative de l'Union Kardécienne de Milan.

Au bureau étaient présents les sociétaires les plus actifs, dont la résidence est à Milan ; étaient représentées les sociétés suivantes du moderne spiritualisme. *La Psyche*, de Turin. — *L'academia internazionale per gli studi psicologici*, de Rome. — *L'armonia spiritista*, di Teramo. — *Il circolo fede e Pensiero*, di Roma. — *Il circolo spiritista*, di San-Remo. — *Il gruppo spiritista B. Flammarion*, di Comunanza (Ascoli).

Le président a lu une formule approuvée par l'assemblée, visant une convention en vingt articles, sur la base du programme social de 1893 ; on y déclare que l'organe officiel de l'Union, sera, désormais, le périodique de Vercelli intitulé : *Vessilo spiritista*, lequel sera rédigé par le *capitaine E. Volpi* et le *Dr Cletto Arrighi*.

Les membres du bureau ont ensuite fait trois conférences ayant un caractère doctrinal et expérimental.

M. *Falcomer*, professeur de droit juridique, et membre de la société de recherches psychiques de Londres,a traité de la psychologie expérimentale, occulte, et il s'est servi dans son argumentation de l'état du *Moi* ; de la forme de la conscience ; des genres de sensualité ; les phénomènes des éléments qui constituent l'homme.

Le capitaine Albignente, de la Savoie, auteur de plusieurs volumes, a parlé de la mission du spiritisme dans la société humaine, il a développé ; à larges traits, la partie morale du spiritisme telle que l'entendait Allan Kardec.

Finalement, le capitaine Volpi, l'honorable et très estimé directeur du *Vessillo*, a traité en maître la question des photographies transcendentales, soit au point de vue ordinaire, soit selon le spiritisme, soit au point de vue de la pensée élevée du chercheur.

Après avoir développé sa thèse, le capitaine Volpi a présenté aux assistants une série de photographies spirites ; les plus récentes obtenues par

A. Aksakof, sont à certain point de vue plus importantes que celles de W. Crookes; dans un spécimen, le médium Eglinton est en catalepsie, soutenu en pleine lumière par l'esprit matérialisé de Abdull-hainos.

Félicitations à nos frères Italiens.

PEINTURES PAR DES MAINS INVISIBLES

(Lily Dale N.-Y.) Dépêche au *Buffalo Express*

L'ex-juge George W. Cothran, de Buffalo, est singulièrement fortuné, ou pathétiquement illusionné.

Il possède trois tableaux qu'il croit peints par l'Esprit de sa femme bien-aimée. Ces tableaux sont une preuve pour lui que sa femme vit encore et qu'elle prend plaisir à lui présenter ces souvenirs caractéristiques.

Il paraît que Mrs Cohtran était durant sa vie un peintre assez distingué.

« Voulez-vous me dire exactement dans quelles conditions ces peintures ont été obtenues demanda le correspondant de l'*Express* au juge Cothran?

« Avec plaisir. Ces tableaux furent peints à Buffalo, l'hiver dernier, en présence d'un groupe choisi, composé de Mrs J. V. Voorhees, de Chicago, Mrs M. A. Swain, Mrs Hariet Sherrell, Miss Elsie Cothran, Robert B. Hunter, Charles Hagan, Charles Schourds, Mr et Mrs E. F. Wasburnh et moi, tous de Buffalo, et le médium Allan Campbell, le célèbre médium peintre.

Nous nous réunîmes plusieurs soirées dans un salon, assis en demi-cercle autour d'une table. Une autre table (sur laquelle on avait posé un verre d'eau, des brosses, une boîte de couleurs, du papier et des cartons de diverses dimensions,) fut placé près de la partie inoccupée de la table, bien en vue de tous les assistants.

La lumière éteinte, on entendit immédiatement le bruit produit par la manipulation des objets qui étaient sur la table.

On vit plusieurs fois, distinctement, une forme lumineuse près de la table; je reconnus cette forme comme étant celle de Mrs Cothran. Une fois elle prit une des brosses et ne la trouvant pas convenable pour peindre, elle la lança sur mes genoux, comme en jouant. Nous restions généralement tranquilles pendant environ une heure. Quand on allumait, nous trouvions une belle peinture à l'eau, toute fraîche. Je suis certain que c'est l'œuvre de Mrs Cothran, parce que ces peintures ont beaucoup de ses particularités personnelles, et de sa manière de dessiner.

Chaque tableau nouveau est un perfectionnement de celui qui l'a précédé, car cet esprit acquiert de la pratique et de la confiance en lui-même. Le dernier est une merveille artistique.

L'Esprit nous dit que c'était la première peinture à l'eau faite par les Esprits, il défie la critique d'y trouver un défaut, soit dans le dessin, le mélange ou les couleurs, etc.

La plus remarquable de nos séances fut peut-être celle où nous obtînmes un portrait à l'huile de Red Jacket (Veste Rouge). Le groupe se réunit le 5 mai ; il était composé de E. S. French de Rochester, Mrs M. A. Swain, Mrs Harriet Scherrell, John Martin, Charles W. Bidgen, Charles Hagan, Charles Schourds, Mr et Mrs E. F. Woahburn et moi, tous de Buffalo et avec le même médium.

Les assistants étaient assis, comme dans les autres séances.

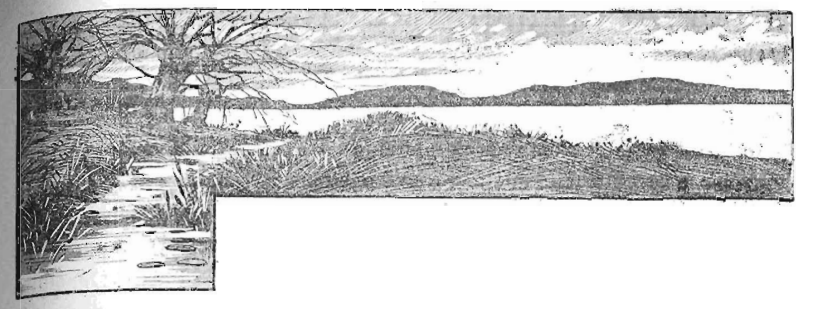
La toile, pour cette épreuve, était de 16 pouces sur 20 ; un morceau de la toile fut coupé irrégulièrement, du côté cloué sur le cadre, et déposé entre les mains de Mrs Martin et Bigden, pour servir à la reconnaître.

La toile blanche fut posée contre le manteau de la cheminée et la lumière éteinte. Après un laps de temps d'environ trente minutes, on fit un peu de lumière, et nous pûmes voir le croquis d'une figure humaine. On éteignit à nouveau, et après un certain temps, la lumière étant rallumée nous trouvâmes le portrait fini. La séance avait durée une heure et quart. On rapprocha le morceau qui avait été coupé, il s'ajoutait parfaitement ; cela prouve que c'était bien la même toile, laquelle était blanche au début de la séance.

Traduit du *Buffalo Express.*

A Edimbourg depuis vingt ans, le médium *Duguid*, a sans cesse donné la preuve de tableaux peints par des amis invisibles auxquels il servait d'intermédiaire ; c'est avec ce sujet remarquable que le célèbre Trail Taylor a obtenu des photographies spirites dont la presse a tant parlé.





LE FANTOME D'UN ARBRE

Pendant un séjour en Angleterre, je fus invité par Mr S..., à lui faire une visite dans une petite cité, près de Londres que je ne connaissais pas. Il habitait une villa qui avait un grand jardin et en arrivant il m'invita à le visiter; sa femme nous accompagnait.

A peine arrivé sur la pelouse il me sembla voir sur son bord supérieur, celui qui touchait à la maison, un grand et bel arbre fruitier, tout en fleurs ; en m'approchant, je vis à mon grand étonnement que l'arbre s'était dissous, il avait disparu.

Très étonné, je parlais à M. S... de ce fantôme d'arbre que je venais de voir et lui et sa femme s'écrièrent : C'est extraordinaire! en effet, un grand arbre fruitier a existé, juste à l'endroit où vous l'avez vu ; on l'a abattu il y a un mois, parce qu'il n'a jamais donné de fruits, et seulement des fleurs au printemps; ses branches ombrageaient la pelouse, nous l'avions enlevé.

N'ayant jamais vu cet endroit et ne sachant rien de cet arbre, je trouvai cet incident étrange ; je me demandai comment le fantôme d'un arbre pouvait tomber sous mes sens, semblable à une chose qui existe

J'ai appris, depuis, que le corps spirituel d'un arbre avait autant de droit à exister que celui d'un homme.

Plusieurs incidents de cette nature ont eu lieu depuis lors et j'en conclus que rien n'existe matériellement, sans avoir son double spirituel.

(*Traduit du New Aye par* ***E. B. B. P.***)

A PROPOS DES PRESSENTIMENTS

A l'occasion d'une nouvelle fantastique publiée par lui dans l'un de nos grands journaux parisiens, Paul Bourget nous révèle le curieux cas de télépathie suivant :

« C'était en 1880, en Italie. J'eus un rêve absolument intolérable de

réalité, où je vis un de mes confrères de la presse, Léon Chapron, sur son lit de mort. Je me trouvais assister ensuite dans mon rêve à toutes les circonstances qui suivirent cette mort, notamment à la discussion de son remplacement comme chroniqueur dramatique dans un bureau de journal. La force de ce rêve fut telle que je ne pus m'empêcher, revenu à Paris, d'en parler à Maupassant qui me dit : Mais vous saviez qu'il était malade. « Or, c'était la première nouvelle que je recevais de cette maladie. Chapron est mort huit jours après cette conversation. Maupassant était à cette époque-là très rebelle à toute psychologie compliquée. Nous cherchâmes ensemble le point de départ de mon rêve, et nous trouvâmes que j'avais, au cours de mon voyage, reçu un billet de Chapron.

« Nous pensâmes alors que l'écriture devait trahir la maladie, mais, en examinant ce billet, nous ne pûmes pas démêler des signes de maladie dans cette écriture. J'en conclus que, dans l'état de sommeil une faculté de perception que je ne me connais pas à l'état de veille avait fonctionné en moi, qui m'avait permis de dégager cette physionomie morbide, puis une logique très naturelle avait déterminé mon rêve.

. . . . . .

« J'ai pensé que vous seriez intéressé par le rêve que je viens de vous raconter. Ce fut à son occasion que Maupassant me révéla que lui-même voyait souvent son double. En rentrant chez lui, il se voyait assis sur son fauteuil, et ce phénomène morbide marquait sans doute le commencement de sa maladie.

« On raconte que quelques semaines après le départ du prince impérial pour le Zoulouland, l'ex-souveraine, sa mère, disait en parlant du jour des adieux : « Il me semblait que si je l'avais embrassé pour la dernière fois, quelque chose eût tressailli en moi qui m'en eût averti. »

« Une après-midi, pourtant, continue le narrateur, alors que Mlle Lebreton lui faisait une lecture, l'impératrice ressentit soudain une impression étrange ; c'était comme le frôlement d'une grande aile sur sa joue, comme une caresse rapide à laquelle succéda une accablante et inexplicable tristesse. Depuis, disait-elle, j'ai souvent cherché en vain à préciser la date. Je suis convaincue que c'était l'heure où il agonisait.

« Du reste, par un phénomène inexplicable, tout Paris éprouva le 1er juin, des pressentiments analogues. Le matin de ce jour-là, le bruit courut avec persistance que le prince impérial était mort, si bien que la Bourse en fut impressionnée. Or, c'est bien le 1er juin que le petit prince, la poitrine traversée de dix-sept blessures, trouva la mort au Zoulouland, *mais seulement dans la journée*, et ce n'est que le 20 juin, par conséquent vingt jours après

les « pressentiments » que la nouvelle officielle parvint à la fois à Paris et à Londres. »

Cet article que je termine ne pourrait-il pas, tout aussi bien, être intitulé : « Deux faits entre mille ? » Innombrables en effet, sont les exemples de ce genre, et ils se sont tellement imposés à l'attention générale en ces dernières années que nous les voyons relatés par les feuilles les plus rebelles aux études psychologiques. Puisse leur diffusion accroître encore le nombre sans cesse grandissant de ceux qui se consacrent à cette belle science traitant de l'âme, du moral et de l'intelligence.

EDOUARD MICHEL.

LES MAGICIENS MOQUIS

Les escamoteurs feraient bien d'aller prendre des leçons chez les Indiens Moquis, du Nouveau Mexique.

Aucun visage pâle ne peut assister à leurs séances, avant d'avoir renoncé à la civilisation, et être devenu ce que les gens de la frontière appellent un *homme squaw*, c'est-à-dire, un blanc marié avec une femme indienne.

Les séances ont lieu dans *l'estuffa*, et les assistants sont assis sur le sol. Quelques Indiens se placent au centre et chantent, accompagnés d'un tambour, c'est-à-dire d'un vase contenant un peu d'eau et couvert d'une peau tendue. La scène est très lugubre et on y est aussi silencieux que dans une séance spirite.

Tout à coup, on entend un bruissement d'ailes et le cri du hibou, qui chez les Indiens est un oiseau de mauvais augure. Il y a des assistants qui s'épouvantent, et les *squaws* (femmes indiennes) s'empressent de sortir de *l'estuffa*.

Le bruit devient de plus en plus faible comme si l'oiseau s'éloignait par le toit; on apporte des torches et presto, un changement. Aussitôt qu'on emporte les torches, le bruit se fait entendre de nouveau, l'oiseau semble voler par toute la pièce, et quand on rapporte les torches, on voit une illusion (l'auteur de l'article me dit pas ce que l'on voit mais il dit que c'est une illusion ; c'est plus facile que d'expliquer la chose, surtout quand on n'y comprend rien).

Enfin *l'homme médecine* (le sorcier) s'assoie à la turque, dans l'espace libre ; un Indien lui tient les genoux et un autre les bras : le bruissement d'ailes recommence il semble qu'il y ait une lutte.

Quand on apporte les torches *l'homme médecine* a disparu et ceux qui le tenaient ne peuvent dire s'il est parti par la porte fermée ou par le toit.

La séance se termine par des roulements de tonnerre et des éclairs. Le bruit du tonnerre se répercute dans la salle, l'éclair l'illumine en zigzag et en lignes horizontales, au-dessus de la tête des assistants et les aveugle ; il fait parfois assez clair pour voir les assistants et *l'homme médecine* assis au centre, sans aucun appareil, sans larges manches et sans aucune espèce de boîtes, car il est presque nu et ressemble à une statue vivante.

Ces merveilleux tours de magie se font dans une salle contenant une cinquantaine de personnes assises en rond autour du *shaman*, dit *l'homme médecine*, qui se tient au centre dans un espace de dix pieds carrés, sans table, sans chaise sans aucun appareil quelconque, pas même une moustache.

Le *shaman* prétend qu'il obtient ce pouvoir extraordinaire par le jeûne et la prière, il jeûne et prie pendant trois jours et trois nuits avant chaque séance ; elles n'ont lieu que deux ou trois fois chaque saison, et, il n'en fait pas payer l'admission, prétendant que ce serait un sacrilège, qu'il perdrait son pouvoir. Après la séance les superstitieux comblent le chaman de présents qu'il accepte comme une prima-dona accepte un diamant.

Traduit du *Philadelphia Time* par E. P. Bloche.

MON CREDO

(*Prose rimée*).

Tous ces astres jetés au milieu de l'Espace
Sont des mondes qu'un jour nous irons habiter.
Dans ce vaste univers notre globe a sa place,
Les astres comme lui semblent y graviter.
Trop longtemps on a cru qu'ils sont fait pour la Terre
Et que l'homme est le roi de la Création ;
Sans doute le soleil nous chauffe et nous éclaire,
Mais n'étend-il qu'à nous sa constante action?
Les étoiles qu'on voit en nombre incalculable
Sont aussi des soleils d'une immense grandeur ;
La puissance divine est incommensurable,
Ses chefs-d'œuvres partout révèlent leur auteur.
On enseigne que Dieu fit l'homme à son image ;
Mais il est bien certain que c'est tout l'opposé.
L'être infiniment bon, l'être infiniment sage
Par les prêtres toujours se vit rapetissé ;
Ils en ont fait un dieu vengeur, jaloux, colère
Ecoutant rarement nos prières et nos vœux,
Punissant quelquefois une faute légère,
Par une éternité de supplices affreux.

Mais celui qui prescrit de pardonner l'offense,
Ne saurait inventer de pareils châtiments.
Pour le pêcheur contrit il est plein de clémence :
Un père ne veut pas la mort de ses enfants.
L'homme né pour le ciel, passe dans bien des sphères,
Pour mieux se purifier, pour se perfectionner,
Et, dût-il parcourir des millliers de carrières,
Au bienheureux séjour il est sûr d'arriver
Ne pas désespérer de voir Dieu dans sa gloire,
Quoi de plus consolant que ce dogme nouveau?
Nos épreuves ne sont qu'un autre purgatoire ;
L'enfer est supprimé : Dieu n'est plus un bourreau.
Celui qui dédaignant ses plus beaux privilèges
Suicide à la fois son corps et sa raison
Commet, à mon avis, les plus grands sacrilèges ;
Il ne lui reste plus de l'homme que le nom.
Dieu ne demande pas un pareil sacrifice :
Croissez, multipliez est un commandement ;
Et pour nous éclairer, la divine justice,
Veut qu'il nous soit permis de penser librement.
Le célibat du prêtre est contre la nature :
Les pères de l'Eglise étaient tous mariés.
A qui devons-nous donc cette atroce mesure ?
A des prélats fougueux en concile assemblés.
Et la confession devint auriculaire ;
Et ce fut un moyen de connaître à la fois
La conduite du fils, de l'époux, de la mère,
D'asservir les sujets, de dominer les rois.
Malgré tous leurs efforts, le progrès suit sa route
Par des sentiers divers sans s'arrêter jamais.
Partout la raison parle et le monde l'écoute :
Rien ne peut nous soustraire à la loi du progrès,
Quel siècle fut jamais plus fécond que le nôtre?
La vapeur et le gaz ont tout renouvelé,
Et l'électricité d'un bout du monde à l'autre
Transporte la pensée en un instant donné.
Dans le monde moral n'en est-il pas de même?
La foi cherche un appui dans la saine raison ;
L'homme voit sans effroi la justice suprême ;
Il attend son salut d'un dieu clément et bon.
... Autrefois des héros on célébrait la gloire,
Le conquérant n'a plus de prestige à nos yeux :
On calcule le sang que coûte la victoire,
Et les maux que la guerre amoncelle en tous lieux.
Si nous voulons enfin voir régner la logique
Dans le gouvernement et le culte à la fois,
Que les peuples unis vivent en république,

Et que du Spiritisme ils pratiquent les lois
... Chacun veut être heureux, personne ne croit l'être ;
C'est qu'ici le bonheur est loin d'être réel.
Dans une autre planète il commence peut-être,
Mais il n'est absolu qu'auprès de l'Éternel.

X. Y. Z.

NÉCROLOGIE

M. Charles de Rappard est décédé à l'âge de 74 ans ; ce fut un galant, homme, loyal, hospitalier, qui fit le bien en se cachant, car il accomplissait tout simplement son devoir.

Né sur les bords du Rhin, il habitait Paris depuis 1855. Aimant la philosophie, il fréquentait les chercheurs de vérité, lut les œuvres d'Allan Kardec et devint l'un de ses plus fervents discip'es.

Lettré et voulant que les doctrines spirites fussent connues en Allemagne, il fonda à Paris, un journal avec cet épigraphe : Toujours plus de lumière : Licht Mehr Licht.

Puis il traduisit les œuvres d'Allan Kardec, avec le concours de savants saxons ; les traductions furent éditées à Leipzig, elles étaient parfaites, nous assurent-on.

Nos salutations bien fraternelles à ce dévoué serviteur de la cause, les amis de l'erraticité ont dû l'accueillir comme il le méritait.

A sa veuve dévouée, à ses enfants, nos vœux et toute notre sympathie.

M. de Rappard, ce laborieux. nous manifestait, il y a deux mois à peine, ce désir : Vivre assez pour permettre à son jeune et bien-aimé fils de lui succéder dans ses affaires.

Le souhait de cette âme honnête n'a pu s'accomplir ; que l'énergie de la mère supplée au savoir-faire du cher absent, qu'elle soit consolée par le bon esprit de Charles.

Absent pour cause de santé, nous n'avons pu assister à l'enterrement d'un vieil et fidèle ami, et parler de lui à ceux qui ont accompagné sa dépouille mortelle.

Nous le regrettons profondément.





MAGNÉTISME, HYPNOTISME, SOMNAMBULISME

PAR MARIUS DECRESPE.

Prix : 0 fr. 20; port payé : 0 fr. 30.

PRÉFACE

Voici un petit livre qui passera probablement inaperçu des savants, voire des gens qui font profession de s'intéresser à la science. Il n'en contient pas moins, sous sa forme familière et accessible à tous, non seulement l'exposé de bien des gros problèmes, mais encore des hypothèses, nouvelles destinées à les expliquer.

Ceux qui, jusqu'à présent, se sont occupés de nos sciences modernes à peine nées, ont méprisé les révélations apportées par les chercheurs qui travaillent à reconstituer les sciences de l'antiquité.

Ceux-là, à leur tour se sont vengés du dédain des savants en place en méconnaissant la valeur de leurs travaux, certainement incomplets, mais généralement précis et fort remarquables par la sécurité des découvertes accomplies.

Ainsi les occultistes (à quelque école particulière qu'ils appartiennent) conservent précieusement leur belle théorie synthétique ; les officiels continuent d'analyser les faits; et, de la sorte, les uns et les autres s'immobilisent, ceux-ci dans leur matérialisme intransigeant, ceux-là, dans leur nuageux mysticisme.

Il me semble qu'il y a là une erreur grave de part et d'autre, et j'ai voulu tenter de montrer que la synthèse du tout, qui est le but, ne peut exister que par l'analyse de chacune des parties; que, par contre, l'analyse ne devenait féconde que par l'influence de l'idée synthétique.

Pour bâtir une maison, il faut commencer par tailler chacune des pierres qui entreront dans la construction des murs; mais pour donner à chacune de ces pierres la forme qui cadrera avec l'ensemble, il faut avoir fait déjà le plan de toute la maison et savoir à l'avance la place que devront occuper toutes les pierres. Si les ouvriers taillent chacun à son idée les premiers blocs venus, ils feront une triste besogne ; si l'architecte se contente de

tracer son plan et ne vent ni tailler ni faire tailler les pierres, la maison ne se construira pas toute seule.

J'ai donc cru que l'occultisme était aussi utile à la science moderne que celle-ci à l'occultisme ; et guidé par l'idée synthétique occulte d'une part, me basant, d'autre part, sur les plus récents travaux analytiques, j'ai entrepris d'appliquer les théories scientifiques actuelles à l'explication des plus importants phénomènes occultes ; c'est un premier pas vers cet accord dont je viens de signaler la nécessité.

D'autres avant moi, et des plus illustres, ont tenté cette œuvre. Malfatti de Montereggio paraît être parvenu au but ; mais les travaux qu'il a laissés ne font soupçonner qu'à quelques rares lecteurs toute la portée de ses prodigieuses théories. Hœné Wronski, ce génie étrange qui fut le maître d'Eliphas Lévi, qui mourut de misère, et dont, après plus de cinquante ans d'oubli et de dédain, les livres sont aujourd'hui étudiés et compris à peine par les plus puissants de nos mathématiciens, semble, de même avoir résolu le problème, mais par la théorie mathématique, et non par la physique. Brück aussi, qui fut effrontément plagié par les savants officiels — notamment par le P. Secchi, qui lui doit ses plus belles... *découvertes* (!) — avait au moins tracé les plus grandes lignes de la synthèse. Louis Lucas, enfin, moins grand que les précédents, voulut expliquer la physique par l'occultisme. En ces derniers temps, les docteurs Fugairon et Délézinier entre plusieurs autres, ont comparé les données de nos sciences physiques et exactes avec celles de l'occultisme ; et, dans un autre ordre d'idées, — les docteurs Adrien Péladan et Gérard Encausse ont essayé — non sans succès d'introduire en ce fatras d'observations incohérentes qui s'appelle la médecine, une méthode empruntée à la science occulte. Après ces maîtres et ces frères aînés, j'ose à mon tour entrer en lice, non pour faire mieux — Dieu me garde d'une aussi sotte présomption ! — mais pour apporter mon modeste grain de sable au monument qu'ils ont laissé inachevé et qui ne sera, d'ailleurs, jamais parfait.

Laissant résolument de côté toute expression volontairement vague, toute phraséologie symbolique, parce que ces choses n'ont plus raison d'être à notre époque, je dis simplement ce que je sais, comme je le sais ; ce que j'ignore, je le confesse sans nulle fausse honte ; et j'ai l'espoir d'arriver ainsi à donner de l'occultisme une idée nette, accessible à tous, et en rapport avec les grandes découvertes du XIX^e^ siècle ; il me serait doux de penser que quelqu'un pût profiter de ces modestes essais, pour aller plus loin encore dans l'explication de ces troublants phénomènes dont les peureuses légendes des âges passés nous ont transmis la poétique relation, ou de ceux que reproduisent les expérimentateurs contemporains.

J'ai dit qu'en cet opuscule je présentais des hypothèses nouvelles. Leur nouveauté consiste principalement dans l'application que j'en fais; je ne crois pas, en effet, que personne ait jamais songé à étudier les phénomènes psycho-physiologiques d'après les lois de la physique moléculaire, de la cinétique des gaz et de la stéréochimie. Que le lecteur ne s'effraie pas de ces grands mots; je répète que j'écris pour être compris de tout le monde; je ne sais si j'y aurai réussi en ce présent travail ; mais ce que je sais, c'est que celui qui l'aura étudié sérieusement y trouvera une méthode (je ne dis pas *la seule*) qui lui permettra de saisir le mécanisme de la plupart des phénomènes occultes, ainsi que je me propose de l'expliquer dans les livres suivants de cette même collection. MARIUS DECRESPE.

Le Dr Th. Pascal, notre vieil ami, nous adresse deux ouvrages remarquables édités par Chamuel, l'un est intitulé : *La réincarnation, ses preuves morales, scientifiques, philosophiques et directes*, prix 2 francs. Le deuxième a ce titre : *Les sept principes de l'homme ou sa constitution occulte, d'après la théosophie*, prix 2 francs.

Nous donnons l'avant-propos et l'introduction de ces œuvres, pour engager nos lecteurs à étudier ces deux volumes si instructifs ; un officier supérieur de la marine, que nous aimons, a collaboré aux *sept principes de l'homme*.

LA RÉINCARNATION

PREUVES MORALES, PHILOSOPHIQUES ET SCIENTIFIQUES.

AVANT-PROPOS

Voici bientôt mille cinq cent sans que la décision d'un concile à Constantinople, en 553, sous la présidence de Justinien, mit à l'index un dogme qu'il eût été du devoir du christianisme de conserver et de transmettre aux générations futures, comme un phare au milieu des récifs sociaux ; un dogme que d'incompétents interprètes eussent difficilement matérialisé et détourné de son sens vrai ; qui eût muselé cet affreux égoïsme qui a fait l'homme l'ennemi de l'homme ; le seul qui eût conservé la patience aux broyés de la roue sociale ou cosmique, en leur montrant la balance de Justice s'inclinant par le plateau qu'ils ont jadis chargé de leurs iniquités; le seul qui eût été accepté facilement par les masses et qui n'eût pas exigé, pour sa compréhension, une haute culture intellectuelle et spirituelle.

C'est l'un des malheurs les plus grands qui pussent être réservés à la race européenne, que d'avoir été ainsi privée, durant des siècles, de la seule lumière accessible à ses yeux, et nous considérons comme le premier, le plus important et le plus strict des devoirs, d'essayer de la présenter à nos frères, les hommes, sous la forme si logique et si claire qu'on lui trouve

dans l'enseignement théosophique. La nécessité en est d'autant plus impérieuse qu'un scepticisme et un matérialisme effrayants ont envahi la partie la plus intellectualisée des nations, tandis que les masses, un peu moins ignorantes qu'autrefois, ne sont sorties de la foi aveugle que pour entrer dans l'indifférence religieuse.

Quant à ceux qui s'efforçaient de pénétrer les ombres du mystère pour y chercher la vérité, ils n'ont eu, jusqu'à ce dernier quart de siècle, aucune direction, aucun drapeau de ralliement, et leur séparation en de nombreuses sectes, souvent exclusives, a stérilisé leurs efforts ou les a confinés à des spéculations d'ordre secondaire.

Qu'importe la science avec toutes ses découvertes ; le développement du confort — qui d'ailleurs n'est à la portée que des classes aisées ; les prodiges de l'art ; les spéculations creuses d'une philosophie sans base et sans vie; les espérances merveilleuses mais illogiques et déraisonnables des diverses religions promettant un ciel éternel pour quelques rites accomplis *in extremis*, ou un enfer également éternel, parce que les hasards de la naissance auront fait de l'individu un sauvage cannibale, un schismatique exclus de la communion de l'Église, ou même un athée sincère! Vains efforts vers le bonheur et vers la divine Vérité! Pour toute âme *éveillée*, la grande question se pose : — Pourquoi le Mal? Pourquoi la vie?

Tant que l'énigme n'est pas résolue, le Mal reste un sphinx effrayant qui se dresse en face de la Bonté divine, la Vie demeure un incompréhensible quoique intelligent mécanisme, et la Vérité continue d'être sourde à tous les appels, obscure à tous les regards.

Le mystère de l'Etre est évidemment aussi profond que celui de son origine : la Cause incausée. Mais sans attendre que la vague de l'évolution l'ait porté sur les sommets de la Gnose spirituelle, l'homme peut aborder de front et sans hésitation, avec ses forces intellectuelles suffisamment développées déjà et ses énergies spirituelles encore embryonnaires, l'une des pierres fondamentales de l'édifice cosmique : — la Loi de la Réincarnation.

Admettre la Réincarnation, c'est reconnaître dans les êtres un Centre défini de conscience, distinct des enveloppes périssables qui lui servent d'instruments de connaissance, survivant à leur destruction périodique, et reprenant, à des périodes variables, des corps successifs destinés à développer lentement en lui la Soi-Conscience, but ultime de toute évolution.

Le terme de *Réincarnation* ne s'applique qu'aux apparences successives d'un même Ego humain, dans des formes humaines; on réserve le mot de *Métempsycose* pour les migrations des âmes animales, quoique ces migrations se fassent avec ordre et méthode, et que l'âme d'un tigre ne puisse passer dans le corps d'une colombe, comme l'exotérisme traditionnel,

défiguré par l'épaisseur des voiles, a semblé l'enseigner ; la *Résurrection* n'est que pour les « atomes *de vie* » ; la *Palingénésie* est le terme générique; il indique les cycles minéraux, végétaux, animaux ou humains, parcourus par les centres de conscience (*monades*), qui forme les âmes des différents êtres de l'Univers.

Comme toute Vérité fondamentale de la Nature, la Loi des Renaissances est facile à prouver moralement, philosophiquement et scientifiquement. Tout esprit non prévenu, désirant simplement et sincèrement la Vérité, ne peut manquer, après une étude attentive, impartiale, de reconnaître que si la Réincarnation n'existe pas l'évolution est incompréhensible. Parmi ceux qui en doutent ou qui la repoussent, combien ont accordé quelques heures seulement à son examen, combien ont voulu peser les faits et les arguments sur lesquels elle s'appuie?

Tout prévenu a droit à se défendre, et nul jugement ne doit être porté — dans une question aussi vitale surtout — sans une mûre réflexion et une méditation profonde.

Que ceux qui tiennent à savoir si la Réincarnation est le produit morbide d'une imagination dévoyée, ou si elle est une Loi dans la Nature, lisent les pages qui vont suivre.

Quant à ceux qui ne veulent pas regarder le Soleil, de peur de le trouver lumineux, qu'ils ferment le livre et qu'ils restent rivés aux chaînes de l'intransigeance sceptique, pseudo-religieuse ou matérialiste.

Nous tenons à dire ici, dès le début, une fois pour toutes et avec toute la sincérité dont nous sommes capable, que nous n'avons l'intention d'attaquer aucune religion. Nous défendons une cause sublime, et lorsque nous serons forcé de mettre le pied sur un sol religieux quelconque, ce ne sera que pour réfuter des objections ou pour mettre à nu la futilité de certaines théories érigées à l'état de dogme.

Nous savons d'avance (et nous l'admettons) que bien des esprits n'accepteront pas ce que nous allons essayer de prouver et qui pour nous est une vérité ; nous ne nous étonnerons pas davantage des critiques que soulèvera notre étude dans des camps opposés. Chacun est libre de prendre ou de laisser; la liberté de la conscience est la plus urgente des libertés, et le devoir de tous, c'est de respecter les croyances sincères.....

I

Preuves morales de la Réincarnation.

Si la Réincarnation est vraie, elle doit porter l'empreinte d'une rigoureuse nécessité : morale, philosophique et scientifique: et, de plus, pour être complète son étude doit comprendre la démonstration de l'existence

d'une âme distincte du corps ; l'exposé de sa naissance, de son développement et de son individualisation comme centre de conscience ; sa conservation après la dissolution des organismes matériels dans lesquels elle agit ; sa nature exacte chez l'homme ; le procédé de sa désincarnation ; ses états de conscience *post-mortem* et enfin sa méthode de réincarnation. . . . . .

Préface des sept principes de l'homme.

Nous demandons au lecteur qui ne s'est jamais occupé de Théosophie de ne point s'effrayer à la vue des termes inconnus qui émaillent cette étude ; ils ne sont malheureusement que trop nombreux, mais, dans une exposition tant soit peu détaillée des doctrines qui nous occupent, il était impossible de les rejeter.

Si l'Occident a été laborieux sur le plan physique, sa pensée n'a guère dépassé les limites de la matière visible : il a créé des milliers de mots pour désigner les éléments divers qui constituent le corps, mais il n'a pu étudier ce qui n'est pas tangible aux papilles du toucher vulgaire, ce qui n'est pas sonore aux oreilles extérieures, ce qui n'est pas visible à l'œil de chair. De là une pénurie absolue dans le vocabulaire destiné à exprimer la connaissance orientale.

Au lieu de prendre de longues et fatigantes circonlocutions, destinées à revenir à chaque instant dans le texte, nous avons préféré nous servir de termes techniques et en donner une courte explication dans un *Glossaire* à ce travail.

Introduction

Le présent exposé n'est qu'un faible essai sur un sujet grandiose. L'Antiquité l'a dit depuis longtemps, l'homme n'est qu'un fragment de l Univers, et, comme logiquement, toute partie possède les qualités du tout, l'homme contient en lui, à l'état potentiel ou développé, l'Univers tout entier.

Tout être est un rayon du soleil central spirituel, individualisé dans une enveloppe de substance-force ; le rayon est immuable et immutable ; le véhicule revêt des aspects multiples et parcourt successivement tous les degrés de l'échelle cosmique, lesquels sont, pour le Manvantara actuel, au nombre de sept. Trois de ces degrés, trop près de l'essence pure pour être considérés comme séparés, sont spirituels ; les quatre autres, séparés quoique unis, forment les quatre plans inférieurs du Cosmos manifesté. Les trois principes spirituels sont dans l'homme : *Atma*, *Buddhi*, *Manas* ; les quatre principes manifestés sont : *Kama*, *Prana*, *Linga Sarira* et le *Corps* matériel.

De même que le rayon de lumière blanche prend la couleur du verre qu'il traverse, ainsi le rayon monadique (*Atma-Buddhi*), quand il illumine une

enveloppe ou « principe », détermine un état particulier de conscience qui donne à ce principe, pendant tout le temps que dure son illumination, l'apparence d'un être distinct ; c'est pourquoi le corps physique, le « double », le Kama ont leur conscience propre, leur automatisme instinctif, — ce que la physiologie nomme les « réflexes », les habitudes, et ce qui n'est, en réalité, que les premiers degrés de la manifestation de l'intelligence universelle; c'est pourquoi les êtres, quand ils commencent à s'individualiser, deviennent victimes de l' « Illusion de la Séparativité », oubliant qu'ils ne sont que les divers rayons d'un même soleil, — Mahat; c'est pourquoi le principe manasique inférieur, quand il est incarné, perd de vue son origine, oublie son père, — Manas supérieur, — se croit une personnalité distincte et autonome, tandis qu'il ne vit que par Celui qui l'a émané.

Il n'y a qu'une substance, *Mulaprakriti*. — la Vierge Mère, — laquelle par la fécondation du Saint-Esprit, — Parabrahm, — enfante les sept plans de matière qui constituent le Cosmos. Dans ses corrélations les plus inférieures, — sur notre terre grossière, — elle ne manifeste que l'attraction et la répulsion magnétiques ; à l'état astral, elle détermine l'aspect physique de la Vie, — *Prana*; au degré immédiatement supérieur, elle produit l'apparition de la sensation et du désir, — *Kama*; un peu plus haut, elle permet la manifestation cérébrale de l'intelligence, — *Manas inférieur*. Au-dessus du Quaternaire elle brille d'un éclat resplendissant et se révèle, à mesure qu'elle s'atténue davantage, comme Soi-Conscience, — *Manas supérieur*; Force divine, — *Buddhi*; écran de projection atmique, — *Akasa*, — et, lorsqu'elle est retournée à son état primordial, elle n'est plus que le Voile de Parabrahm.

Ces divers aspects de la substance-force imprégnée par l'Esprit ne sont point également développés chez tous les êtres; il existe une échelle infinie depuis l'atome à peine échappé du sein immaculée de la Vierge, jusqu'aux radieux esprits planétaires qui fermeront le Grand Cycle. Cette échelle a quatorze échelons : les trois premiers forment les règnes élémentals primordiaux; les trois suivants, — Elémentals supérieurs, — mènent au septième, ou stage Humain; les sept derniers font remonter la Monade à travers les plans divins, jusqu'au seuil de Nirvana, où elle est absorbée comme forme, mais non comme conscience individuelle.

Les êtres des six premiers degrés élémentals sont incomplets dans leur constitution; ils ne possèdent point la Soi-Conscience, qui seule individualise, donne la Connaissance et l'Immortalité. L'homme est complet parce qu'il est la floraison ultime du septième échelon, du dernier effort de l'Évolution. Il possède tous les principes ; il est soi-conscient; mais il ignore son *Soi* réel, le « Père qui est en secret », — *Atma-Buddhi-Manas*. Il a franchi

les six premiers plans dans l'inconscience de lui-même; il va les parcourir de nouveau en pleine conscience, emporté par le Reflux universel, — l'Invocation qui mène au Pralaya, où pendant « Sept Éternités », les Ames sommeillent dans le Sein de Dieu.

C'est de la Constitution occulte de l'homme que nous allons nous occuper ici, des sept aspects qui représentent en lui le Septénaire cosmique : ce que l'on nomme généralement *les Sept Principes*.

Connais-toi ! ont sans cesse répété les Maîtres de toutes les époques.

RÉOUVERTURE DES COURS DE L'ECOLE PRATIQUE DE MAGNÉTISME ET DE MASSAGE

L'Ecole pratique de Magnétisme et de Massage, qui vient d'être classée parmi les grands établissements de l'enseignement supérieur libre, réouvrira ses cours lundi 14 courant.

Ceux qui désirent obtenir le diplôme de *magnétiseur-masseur praticien* pour s'en servir au point de vue professionnel ou qui désirent seulement acquérir les connaissances nécessaires pour appliquer le magnétisme au foyer domestique, doivent se faire inscrire à la *Société magnétique de France*, 23, rue Saint-Merry, de 1 heure à 4 heures.

DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE UNIVERSEL ILLUSTRÉ, publié par Flammarion.

Les 51e et 52e série du Dictionnaire Encyclopédique sont en vente. On trouve dans ces séries entre autres articles intéressants, un exposé succinct de la doctrine de *Darwin* : théorie touchant les transformations des espèces animales et végétales.

Viennent ensuite les définitions instructives, notamment celles des mots : *Date*, indication du temps et du lieu, où un acte a été fait, au point de vue diplomatique ; les dates de lieu, dates de temps, dates de personnes, etc. ; *Déclamation* ; Décoloration ; Décret ; Dégraissage. Enfin mentionnant l'importante étude consacrée au mot Déluge.

Prix de chaque série, 0 fr. 50 franco.

E. Flammarion, éditeur, 26, rue Racine, Paris.

Le Gérant : H. JOLY.

— Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone*.